



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

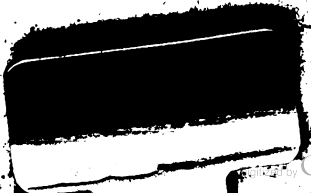
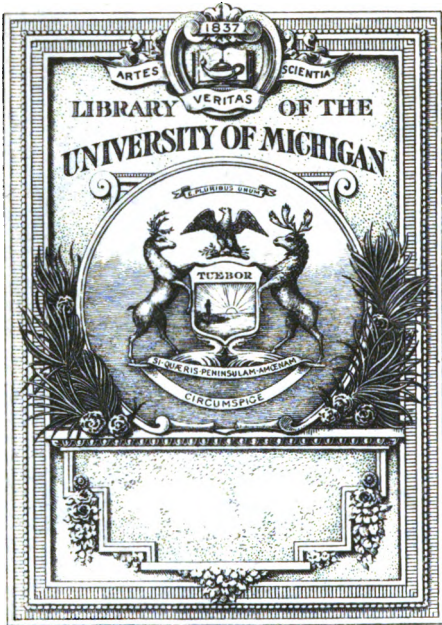
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 1,024,462



848

B 2 se

ŒUVRES
DE
M. DE BALZAC.

ÉTUDES
PHILOSOPHIQUES.

TOME XXVIII.

**IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugrard.**

LE
LIVRE DES DOULEURS,

PAR
Honoré
M. DE BALZAC.

IV.

Séraphita.

I.

PARIS.
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
5, rue des Beaux-Arts.

1840.

848

B2 se

818/27 M. A. A.

DÉDICACE.

T. XXVIII.

I

Rom. Lang
Terquem
1-24-27
14446
2 vols.

à Madame Eveline de Hanska, née
comtesse Rzewuska.

Madame,

*C'est l'œuvre que vous m'avez
demandée. Je suis heureux, en
vous la dédiant, de pouvoir vous*

donner un témoignage de la respectueuse affection que vous m'avez permis de vous porter. Si je suis accusé d'impuissance après avoir tenté d'arracher aux profondeurs de la mysticité ce livre qui, sous la transparence de notre belle langue, voulait les lumineuses poésies de l'Orient, à vous la faute ! Ne m'avez-vous pas ordonné cette lutte, semblable à celle de Jacob, en me disant que le plus imparfait dessin de cette figure par vous revêue, comme elle le fut par moi dès l'enfance, serait encore pour vous quelque

chose. Le voici donc ce quelque chose ! Pourquoi cette oeuvre ne peut-elle pas appartenir exclusivement à ces nobles esprits préservés, comme vous l'êtes, des petitesesses mondaines par la solitude ; ceux-là sauraient lui rendre la mélodieuse mesure dont elle est privée, et qui en aurait fait entre les mains d'un de nos poètes la glorieuse épopée dont la France est encore privée. Ceux-là l'accepteront de moi comme une de ces balustrades sculptées par quelque artiste plein de foi, et sur lesquelles les pèlerins s'appuient pour méditer

*la fin de l'homme en contemplant
le chœur d'une belle église.*

Je suis avec respect,

Madame,

Votre dévoué serviteur,

de Balzac.

Paris, 28 Août 1835.

SÉRAPHÎTA.



SÉRAPHÏTÛS.

A voir sur une carte les côtes de la Norwége, quelle imagination ne serait émerveillée de leurs fantasques découpures, et de cette longue dentelle de granit où mugissent incessamment les flots de la mer du Nord? Qui n'a rêvé les majestueux spectacles offerts par ces rivages sans grèves, par cette multitude de criques, d'anses, de petites baies dont aucune ne se ressemble, et qui

1*

toutes sont des abîmes sans chemins? Ne dirait-on pas que la nature s'est plu à dessiner par d'ineffaçables hiéroglyphes le symbole de la vie norvégienne, en donnant à ces côtes la configuration des arêtes d'un immense poisson; car la pêche forme le principal commerce et fournit presque toute la nourriture de quelques hommes attachés comme une touffe de lichen à ces arides rochers? Là, sur quatorze degrés de longueur, à peine existe-t-il sept cent mille âmes. Grâce aux périls dénués de gloire, aux neiges constantes que réservent aux voyageurs ces pics de la Norvège, dont le nom donne froid déjà, leurs sublimes beautés sont restées vierges et s'harmonieront aux phénomènes humains, vierges encore, pour la poésie du moins, qui s'y sont accomplis, et dont voici l'histoire.

Lorsqu'une de ces baies, simple fissure aux yeux des aigles, est assez ouverte pour

que la mer ne gèle pas entièrement. dans cette prison de pierre, où elle se débat, les gens du pays nomment ce petit golfe un *fiord*, mot que presque tous les géographes ont essayé de naturaliser dans leurs langues respectives. Malgré la ressemblance qu'ont entre eux ces espèces de canaux, chacun a sa physionomie particulière : partout la mer est violemment entrée dans leurs cassures, mais partout les rochers s'y sont diversement fendus, et leurs tumultueux précipices défient les formes bizarres de la géométrie ; ici, le roc s'est dentelé comme une soie ; là, ses tables trop droites ne souffrent ni le séjour de la neige, ni les sublimes aigrettes des sapins du nord ; plus loin, les connexions du globe ont arrondi quelque sinuosité coquette, belle vallée que meublent par étages des arbres au noir plumage ; vous seriez tenté de nommer ce pays la Suisse des mers. Entre Drontheim et Christiania se trouve une de ces baies, nommée le

Stromfiord. Si le Stromfiord n'est pas le plus beau de ces paysages, il a du moins le mérite de résumer les magnificences terrestres de la Norvège, et d'avoir servi de théâtre aux scènes d'une histoire toute céleste.

La forme générale du Stromfiord est au premier aspect celle d'un entonnoir ébréché par la mer. Le passage que les flots s'y étaient ouvert présente à l'œil l'image d'une lutte entre l'Océan et le granit, deux créations également puissantes, l'une par son inertie, l'autre par sa mobilité. Pour preuve, quelques écueils de formes fantastiques en défendent l'entrée aux vaisseaux. Les intrépides enfans de la Norvège peuvent, en quelques endroits, sauter d'un roc à un autre sans s'étonner d'un abîme profond de cent toises, large de six pieds. Tantôt un frêle et chancelant morceau de gneiss, jeté en travers, unit deux rochers. Tantôt les chasseurs ou les pêcheurs ont lancé des sapins, en guise de pont, pour joindre

les deux quais taillés à pic au fond desquels gronde incessamment la mer. Ce dangereux goulet se dirige vers la droite par un mouvement de serpent, y rencontre une montagne élevée de trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, et dont les pieds forment un banc vertical d'une demi-lieue de longueur où l'inflexible granit ne commence à se briser, à se crevasser, à s'onduler qu'à deux cents pieds environ au-dessus des eaux. Entrant avec violence, la mer est donc repoussée avec une violence égale par la terrible force d'inertie de la montagne vers les bords opposés auxquels les réactions du flot ont imprimé de douces courbures. Le Fiord est fermé dans le fond par un bloc de gneiss couronné de forêts, d'où tombe en cascades une rivière qui à la fonte des neiges devient un fleuve, forme une nappe d'une immense étendue, s'échappe avec fracas en vomissant de vieux sapins et d'antiques mélèzes, aperçus à

peine dans la chute des eaux. Vigoureusement plongés au fond du golfe, ces arbres reparaissent bientôt à sa surface, s'y marient et construisent des îlots qui viennent échouer sur la rive gauche, où les habitants du petit village assis au bord du Stromfiord, les retrouvent brisés, fracassés, quelquefois entiers, mais toujours nus et sans branches. La montagne qui dans le Stromfiord reçoit à ses pieds les assauts de la mer et à sa cime ceux des vents du nord, se nomme le Falberg. Sa crête, toujours enveloppée d'un manteau de neige et de glace, est la plus aiguë de la Norwége, où le voisinage du pôle produit, à une hauteur de dix-huit cents pieds, un froid égal à celui qui règne sur les montagnes les plus élevées du globe. La cime de ce rocher, droite vers la mer, s'abaisse graduellement vers l'est et se joint aux chutes de la Sieg par des vallées disposées en gradins sur lesquels le froid ne laisse venir que

des bruyères et des arbres souffrants. La partie du Fiord d'où s'échappent les eaux, sous les pieds de la forêt, s'appelle le Siegalhen, mot qui pourrait être traduit par *le versant de la Sieg*, nom de la rivière. La courbure qui fait face aux tables du Falberg est la vallée de Jarvis, joli paysage dominé par des collines chargées de sapins, de mélèzes, de bouleaux, de quelques chênes et de hêtres, la plus riche, la mieux colorée de toutes les tapisseries que la nature du nord ait tendues sur ses âpres rochers. Là, l'œil pouvait facilement saisir la ligne où les terrains réchauffés par les rayons solaires commencent à souffrir la culture et laissent apparaître les végétations de la Flore norvégienne. En cet endroit, le golfe est assez large pour que la mer, refoulée par le Falberg, vienne expirer en murmurant sur la dernière frange de ces collines, rive douce-

ment bordée d'un sable fin , parsemé de mica , de paillettes , de jolis cailloux , de porphyres , de marbres aux mille nuances amenés de la Suède par les eaux de la rivière , et de débris marins , de coquillages , fleurs de la mer que poussent les tempêtes , soit du pôle , soit du midi.

Au bas des montagnes de Jarvis se trouve le village composé de deux cents maisons de bois , où vit une population perdue là , comme dans une forêt ces ruches d'abeilles qui , sans augmenter ni diminuer , végètent heureuses , en butinant leur vie au sein d'une sauvage nature. L'existence anonyme de ce village s'explique facilement. Peu d'hommes avaient la hardiesse de s'aventurer dans les rescifs pour gagner les bords de la mer et s'y livrer à la pêche que font en grand les Norvégiens sur les côtes moins dangereuses. Les nombreux poissons du Fiord suffisent en

partie à la nourriture de ses habitans ; les pâturages des vallées leur donnent du lait et du beurre ; puis quelques terrains excellens leur permettent de récolter du seigle, du chanvre, des légumes qu'ils savent défendre, et contre les rigueurs du froid, et contre l'ardeur passagère, mais terrible de leur soleil, avec toute l'habileté que déploie le Norvégien dans cette double lutte. Le défaut de communications, soit par terre où les chemins sont impraticables, soit par mer où de faibles barques peuvent seules parvenir à travers les défilés maritimes du Fiord, les empêche de s'enrichir en tirant parti de leurs bois. Il faudrait des sommes aussi énormes pour déblayer le chenal du golfe, que pour s'ouvrir une voie dans l'intérieur des terres, Les routes de Christiana à Drontheim tournent toutes le Stromfiord, et passent la Sieg sur un pont situé à plusieurs lieues de sa chute. La côte, entre la vallée de Jarvis et

Drontheim, est garnie d'immenses forêts inabordable, enfin le Falberg se trouve également séparé de Christiana par d'inaccessibles précipices. Le village de Jarvis aurait peut-être pu communiquer avec la Norwége intérieure et la Suède par la Sieg ; mais pour être mis en rapport avec la civilisation, le Stromfiord voulait un homme de génie, et ce génie parut en effet : ce fut un poète, un Suédois religieux qui mourut en admirant et respectant les beautés de ce pays, comme un des plus magnifiques ouvrages du Créateur.

Maintenant, les hommes doués par l'étude de cette vue intérieure dont les véloces perceptions amènent tour à tour dans l'âme comme sur une toile les paysages les plus contrastans du globe, peuvent facilement embrasser l'ensemble du Stromfiord. Entoués, peut-être, sauront s'engager dans les tortueux recesses du goulet où se débat la mer, faire avec ses flots le long des tables

étoiles du Falberg dont les pyramides blanches se confondent avec les nuées brumeuses d'un ciel presque toujours gris de perle; admirer la jolie nappe échancrée du golfe, y entendre les chutes de la Sieg qui pond en longs filets et tombe sur un abattis pittoresque de beaux arbres confusément épars, debout ou couchés parmi des fragmens de gneiss; puis, se reposer sur les riens tableaux que présentent les collines abaissées de Jarvis d'où s'élancent les plus riches végétaux du nord, par familles, par myriades: ici, des bouleaux gracieux comme des jeunes filles et penchés comme elles; là des colonnades de hêtres aux fûts centenaires et mossus; tous les contrastes des différens verts, de blanches nuées parmi les sapins noirs, des landes de bruyères pourprés et nuancées à l'infini, enfin toutes les couleurs, tous les parfums de cette Flore aux merveilles ignorées. Étendez les proportions de ces amph-

théâtres, élancez-vous dans les nuages, perdez-vous dans le creux des roches où reposent les chiens de mer, votre pensée n'atteindra ni à la richesse, ni aux poésies de ce site norvégien! Votre pensée pourrait-elle être aussi grande que l'océan qui le borne, aussi capricieuse que les fantastiques figures dessinées par ses forêts, ses nuages, ses ombres, et par les changemens de sa lumière? Voyez-vous, au-dessus des prairies de la plage, sur le dernier pli de terrain qui s'ondule en bas des hautes collines de Jarvis, deux ou trois cents maisons couvertes en *næver*, espèce de couvertures faites avec l'écorce du bouleau, maisons toutes frêles, plates, et qui ressemblent à des vers à soie sur une feuille de mûrier jetée là par les vents? Au-dessus de ces humbles, de ces paisibles demeures est une église construite avec une simplicité qui s'harmonie à la misère du village. Un cimetière entoure le che-

vet de cette église , et plus loin se trouve le presbytère. Encore plus haut , sur une bosse de la montagne est située une habitation , la seule qui soit en pierre , et que pour cette raison les habitans ont nommée le château du Suédois. En effet , un homme riche vint de Suède , trente ans avant le jour où cette histoire commence , et s'établit à Jarvis dont il s'efforça d'améliorer la fortune. Cette petite maison , construite dans le but d'engager les habitans à s'en bâtir de semblables , était remarquable par sa solidité , par un mur d'enceinte , chose rare en Norwége , où , malgré l'abondance des pierres , l'on se sert de bois pour toutes les clôtures , même pour celles des champs. La maison ainsi garantie des neiges s'élevait sur un tertre , au milieu d'une cour immense. Les fenêtres en étaient abritées par ces auvens d'une saillie prodigieuse appuyés sur de grands sapins équarris qui donnent aux

constructions du nord une espèce de physiologie patriarcale. Sous ces abris, il était facile d'apercevoir les sauvages nudités de Falberg, de comparer l'infini de la pleine mer à la goutte d'eau du golfe écumeux; d'écouter les vastes épanchemens de la Sieg dont la nappe semblait de loin immobile en tombant dans sa coupe de granit, bordée sur trois lieues de tout par les glaciers du nord, enfin tout le paysage où vont se passer les sur-naturels et simples événemens de cette histoire.

L'hiver de 1799 à 1800 fut un des plus rudes dont les Européens aient gardé le souvenir. La mer de Norvège se prit entièrement dans les Fiords où la violence du ressac l'empêche ordinairement de geler. Un vent dont les effets ressemblaient à ceux du levantis espagnol, avait balayé la glace du Stromfiord en repoussant les neiges vers le fond du golfe. Depuis long-temps il n'avait pas été permis aux gens de Jarvis de voir en hiver le vaste

miroir des eaux réfléchissant les couleurs du ciel, spectacle curieux au sein de ces montagnes dont tous les accidens étaient nivelés sous les couches successives de la neige, et où les plus vives arêtes comme les vallons les plus creux ne formaient que de faibles plis dans l'immense tunique jetée par la nature sur ce paysage, alors tristement éclatant et monotone. Les longues nappes de la Siég, subitement glacées, décrivait une énorme arcade sous laquelle les habitans eussent pu passer à l'abri des tourbillons, si quelques uns d'entre eux eussent été assez hardis pour s'aventurer dans le pays. Mais les dangers de la moindre course retenaient au logis les plus intrépides chasseurs qui craignaient de ne plus reconnaître sous la neige les étroits passages pratiqués au bord des précipices, des escarpemens ou des versans. Aussi nulle créature n'animait-elle ce désert blanc où régnait la hie du père, seule voix qui résonnait en

de rares momens. Le ciel, presque toujours grisâtre, donnait au lac les teintes de l'acier bruni. Peut-être un vieil eider traversait-il parfois impunément l'espace à l'aide du chaud duvet sous lequel glissent les songes des riches, dont aucun ne soupçonne par combien de dangers cette plume s'achète? Mais, semblable au Bedouin qui sillonne seul les sables de l'Afrique, l'oiseau n'était ni vu ni entendu; l'atmosphère engourdie, privée de ses communications électriques, ne répétait ni le sifflement de ses ailes, ni ses joyeux cris. Quel œil assez vif eût d'ailleurs pu soutenir l'éclat de ce précipice garni de cristaux étincelans, et les rigides reflets des neiges, à peine irisées à leurs sommets par les rayons d'un pâle soleil qui apparaissait par momens, comme un moribond jaloux d'attester sa vie? Souvent, lorsque des amas de nuées grises, chassées par escadrons à travers les montagnes et les sapins, cachaient le ciel

sous de triples voiles, la terre, à défaut de lueurs célestes, s'éclairait par elle-même. Là donc se rencontraient toutes les majestés du froid éternellement assis sur le pôle, et dont le principal caractère est le royal silence au sein duquel vivent les monarques absolus. Tout principe extrême porte en soi l'apparence d'une négation, et les symptômes de la mort: la vie n'est-elle pas le combat de deux forces? Là, rien ne trahissait la vie. Une seule puissance, la force improductive de la glace, régnait sans contradiction. Le bruissement de la pleine mer agitée n'arrivait même pas dans ce muet bassin, si bruyant durant les trois courtes saisons où la nature se hâte de produire les chétives récoltes nécessaires à la vie de ce peuple patient. Quelques hauts sapins élevaient leurs noires pyramides chargées de festons neigeux, et la forme de leurs rameaux à barbes inclinées complétait le deuil de ces cimes où, d'ailleurs,

ils n'apparaissent que comme des points bruns. Chaque famille restait au coin du feu, dans une maison soigneusement close, fournie de biscuits, de beurre fondu, de poisson sec, de provisions faites à l'avance pour les sept mois d'hiver. A peine voyait-on la fumée de ces habitations. Presque toutes sont ensevelies sous les neiges, contre le poids desquelles elles sont néanmoins préservées par de longues planches qui partent du toit et vont s'attacher à une grande distance sur de solides poteaux en formant un chemin couvert autour de la maison. Pendant ces terribles hivers, les femmes tissent et teignent les étoffes de laine ou de toile dont se font les vêtements; tandis que la plupart des hommes lisent ou se livrent à ces prodigieuses méditations qui ont enfanté les profondes théories, les rêves mystiques du nord, ses croyances, ses études si complètes sur un point de la science fouillée comme avec une sonde; mœurs à

deux monastères qui forcent l'âme à réagir sur elle-même, à y trouver sa nourriture, et qui font du paysan norvégien un être à part dans la population européenne. Dans la première année du dix-neuvième siècle, et vers le milieu du mois de mai, tel était donc l'état du Stromfiord.

Par une matinée où le soleil éclatait au sein de ce paysage en y allumant les feux de tous les diamans éphémères produits par les cristallisations de la neige et des glaces, deux personnes passèrent sur le golfe, le traversèrent et volèrent le long des bases du Falberg, vers le sommet duquel elles s'élevèrent de frise en frise. Était-ce deux créatures, était-ce deux fées? Qui les eût vues à cette hauteur les aurait prises pour deux eiders cinglant de conserve à travers les nuées. Ni le pêcheur le plus superstitieux, ni le chasseur le plus intrépide n'eût attribué à des créatures humaines le pouvoir de se tenir le

long des faibles lignes tracées sur les flancs du granit, où ce couple glissait néanmoins avec l'effrayante dextérité que possèdent les somnambules quand, ayant oublié toutes les conditions de leur pesanteur et les dangers de la moindre déviation, ils courent au bord des toits en gardant leur équilibre sous l'empire d'une force inconnue.

— Arrête-moi, SÉRAPHITUS, dit une pâle jeune fille, et laisse-moi respirer. Je n'ai voulu regarder que toi en côtoyant les murailles de ce gouffre; autrement, que serais-je devenue? Mais aussi ne suis-je qu'une bien faible créature. Te fatigué-je?

— Non, dit l'être sur le bras duquel elle s'appuyait. Allons toujours, Minna? la place où nous sommes n'est pas assez solide pour nous y arrêter.

De nouveau, tous deux firent siffler sur la neige de longues planches attachées à leurs pieds, et parvinrent sur la première plinthe

que le hasard avait franchement dessinée sur les pans de cet abîme. La personne que Minna nommait Séraphîtüs s'appuya sur son talon droit pour relever la planche longue d'environ une toise, étroite comme un pied d'enfant, et qui était attaché à son brodequin par deux courroies en cuir de chien marin. Cette planche épaisse de deux doigts était doublée en peau de renne dont le poil, en se hérissant sur la neige, arrêta soudain Séraphîtüs; il ramena son pied gauche, dont le patin n'avait pas moins de deux toises de longueur, tourna lestement sur lui-même, vint saisir sa peureuse compagne, l'enleva, malgré les longs patins dont ses pieds étaient également armés, et l'assit sur un quartier de roche, après en avoir balayé la neige d'un coup de pelisse.

— Ici, Minna, tu es en sûreté, tu pourras y trembler à ton aise.

— Nous sommes déjà montés au tiers du

Bonnet de glace, dit-elle en regardant le pic auquel elle donna le nom populaire sous lequel on le connaît en Norwége. Je ne le crois pas encore.

Mais, trop essoufflée pour parler davantage, elle sourit à Séraphitüs qui, sans répondre, la tenait dans ses bras en écoutant, la main posée sur son cœur, de sonores palpitations aussi précipitées que celles d'un jeune oiseau surpris.

— Il bat souvent aussi vite sans que j'aie couru, dit-elle.

Séraphitüs inclina la tête sans dédain ni froidour. Malgré la grâce dont ce mouvement était empreint, il n'en trahissait pas moins une négation qui, chez une femme, eût été d'une enivrante coquetterie. Séraphitüs pressa vivement la jeune fille. Minna prit cette caresse pour une réponse, et continua de le contempler. Au moment où Séraphitüs releva la tête en rejetant en arrière, par un

guste presque impatient, les rouleaux d'or de sa chevelure, afin de se découvrir le front, il vit du bonheur dans les yeux de sa compagne.

— Oui, Minna, dit-il, d'une voix toute paternelle et charmante, chez un être encore adolescent, regarde-moi, n'abaisse pas la vue.

— Pourquoi?

— Tu veux savoir? essaie.

Minna jeta vivement un regard à ses pieds et cria soudain, comme un enfant qui aurait rencontré un tigre. L'horrible sentiment des abîmes l'avait envahie, et ce seul coup d'œil avait suffi pour lui en communiquer la contagion. Le Fiord, jaloux de sa proie, avait une grande voix par laquelle il l'étourdissait en tintant à ses oreilles, comme pour la dévorer plus sûrement en s'interposant entre elle et la vie. Puis, de ses cheveux à ses pieds, le long de son dos, tomba un frisson glacial d'abord, mais qui bientôt lui versa dans les

nerfs une insupportable chaleur, battit dans ses veines, et brisa toutes ses extrémités par des atteintes électriques semblables à celles que cause le contact de la torpille. Trop faible pour résister, elle se sentait attirée, par une force inconnue, en bas de cette table où elle croyait voir quelque monstre qui lui lançait son venin, un monstre dont les yeux magnétiques la charmaient, et dont la gueule ouverte semblait broyer sa pâture par avance.

— Je meurs, mon Séraphitus ; n'ayant aimé que toi, dit-elle en faisant un mouvement machinal pour se précipiter.

Séraphitus lui souffla doucement sur le front et sur les yeux. Tout à coup, semblable au voyageur délassé par un bain, Minna n'eut plus que la mémoire de ses vives douleurs déjà dissipées par cette haleine caressante qui pénétra son corps, et l'inonda de balsamiques effluves, aussi rapidement que le souffle avait traversé l'air.

— Qui donc es-tu ? dit-elle avec un sentiment de terreur douce. Mais je le sais, tu es ma vie. — Comment peux-tu regarder ce gouffre sans mourir ? reprit-elle après une pause.

Séraphîtüs laissa Minna cramponnée au granit, et s'alla poser, comme eût fait une ombre, sur le bord de la table d'où ses yeux plongèrent au fond du Fiord, en en défiant l'éblouissante profondeur. Son corps ne vacilla point, son front resta blanc et impassible comme celui d'une statue de marbre. Abîme contre abîme.

— Séraphîtüs, si tu m'aimes, reviens ! cria la jeune fille. Ton danger me rend mes douleurs. — Qui donc es-tu pour avoir cette force surhumaine à ton âge, lui demanda-t-elle en se sentant de nouveau dans ses bras.

— Mais, répondit Séraphîtüs, tu regardes sans peur des espaces encore plus immenses ? Et, de son doigt levé, cet être singulier lui

34 **ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.**

montra l'auréole bleue que les nuages dessinaient en laissant un espace clair au-dessus de leurs têtes.

— Quelle différence ! dit-elle en souriant.

— Tu as raison , répondit-il, nous sommes nés pour tendre au ciel. La patrie, comme le visage d'une mère, n'effraie jamais un enfant.

Sa voix vibra dans les entrailles de sa compagne, devenue muette.

— Allons, viens, reprit-il.

Et tous les deux s'élançèrent sur les faibles sentiers tracés le long de la montagne, en y dévorant les distances, et volant d'étage en étage, de ligne en ligne, avec la rapidité dont est doué le cheval arabe, cet oiseau du désert. En quelques momens ils atteignirent un tapis d'herbes, de mousses et de fleurs, sur lequel personne ne s'était encore assis.

— Le joli rocher ! dit Minna en donnant à cette prairie son véritable nom, mais comment se trouve-t-il à cette hauteur ?

— Là cessent, il est vrai, les végétations de la Flore norvégienne, dit Séraphitus ; mais s'il se rencontre ici quelques herbes et des fleurs, elles sont dues à ce rocher qui les garantit contre le froid du nord. — Mets cette touffe dans ton sein, Minna, dit-il en arrachant une fleur, prends cette suave création qu'aucun œil humain n'a vue encore, et garde cette fleur unique comme un souvenir de cette matinée unique dans ta vie ! Non, tu ne trouveras plus de guide pour te mener à ce sceler.

Et il lui donna soudain une plante hybride que ses yeux d'aigle lui avaient fait percevoir parmi des silènes acaulis et des saxifrages, véritable merveille éclose sous le souffle des anges. Minna saisit avec un empressement enfantin la touffe d'un vert trans-

parent et brillant comme celui de l'émeraude, formée par de petites feuilles roulées en cornet, d'un brun clair au fond, mais qui, de teinte en teinte, devenaient vertes à leurs pointes partagées en découpures d'une délicatesse infinie. Ces feuilles étaient si pressées qu'elles semblaient se confondre, et produisaient une foule de jolies rosaces. Ça et là, sur ce tapis, s'élevaient des étoiles blanches, bordées d'un filet d'or, du sein desquelles sortaient des anthères pourprées, sans pistil. Une odeur qui tenait à la fois de celle des roses et des calices de l'oranger, mais fugitive et sauvage, achevait de donner je ne sais quoi de céleste à cette fleur mystérieuse que Séraphîtüs contemplait avec mélancolie, comme si la senteur lui eût exprimé de plaintives idées dont il comprenait le langage. Mais, à Minna, ce phénomène inouï parut être un caprice par lequel la nature s'était pluë à doter quelques pierreries de là

fraicheur, de la mollesse et du parfum des plantes.

— Pourquoi serait-elle unique? Elle ne se reproduira donc plus? dit la jeune fille à Séraphitüs, qui rougit et changea brusquement de conversation.

— Asseyons-nous, retourne-toi, vois ! A cette hauteur, peut-être, ne trembleras-tu point? Les abîmes sont assez profonds pour que tu n'en distingues plus la profondeur; ils ont acquis la perspective unie de la mer, le vague des nuages, la couleur du ciel : la glace du Fiord est une assez jolie turquoise, tu n'aperçois les forêts de sapins que comme de légères lignes de bistre; pour vous, les abîmes doivent être parés ainsi.

Séraphitüs jeta ces paroles avec cette onction dans l'accent et le geste connue seulement de ceux qui sont parvenus au sommet des hautes montagnes du globe, et contractée si involontairement que le maître le plus

orgueilleux se trouve obligé de traiter son guide en frère, et ne s'en croit le supérieur qu'en s'abaissant vers les vallées où demeurent les hommes. Il défaisait les patins de Minna, aux pieds de laquelle il s'était agenouillé. L'enfant ne s'en apercevait pas, tant elle s'émerveillait du spectacle imposant que présente la vue de la Norwége dont elle pouvait embrasser d'un seul coup d'œil les longs rochers; tant elle était émue par la solennelle permanence dont ses cimes froides donnent une idée que les paroles ne peuvent exprimer.

— Nous ne sommes pas venus ici par la seule force humaine, dit-elle en joignant les mains, je rêve sans doute.

— Vous appelez surnaturels les faits dont vous ne voyez pas les causes, répondit-il.

— Tes réponses, dit-elle, sont toujours empreintes de je ne sais quelle profondeur. Près de toi, je comprends tout sans effort. Ah! je suis libre.

— Tu n'as plus les patins, voilà tout.

— Oh! dit-elle, moi qui aurais voulu défier les tiens en te baisant les pieds.

— Garde ces paroles pour Wilfrid, répondit doucement Séraphitus.

— Wilfrid! répéta Minna d'un ton de colère qui s'apaisa dès qu'elle eut regardé son compagnon. — Tu ne t'emportes jamais, toi! dit-elle en essayant, mais en vain de lui prendre la main, tu es en toute chose d'une perfection désespérante.

— Alors tu en conclus que je suis insensible.

Minna fut effrayée d'un regard si lucidement jeté dans sa pensée.

— Tu me prouves que nous nous entendons, répondit-elle avec la grâce de la femme qui aime.

Séraphitus agita mollement la tête en lui lançant un regard à la fois triste et doux.

— Toi qui sais tout, reprit Minna, dis-moi pourquoi la timidité que je ressentais là-bas, près de toi, s'est dissipée en montant ici ? pourquoi j'ose te regarder, pour la première fois, en face, tandis que là-bas, à peine osé-je te voir à la dérobée ?

— Ici, peut-être, avons nous dépeuplé les petites gens de la terre, répondit-il en défaisant quelques brandebourgs de sa pelisse.

— Jamais tu n'as été si beau, dit Minna en s'asseyant sur une roche moussue et s'abîmant dans la contemplation de l'être qui l'avait conduite sur une partie du pic qui de loin semblait inaccessible.

Jamais, à la vérité, Séraphîtüs n'avait brillé d'un si vif éclat, seule expression qui puisse rendre les effets de son visage et l'aspect de sa personne. Cette splendeur était-elle due à la nitescence que donne au teint l'air pur des montagnes et le reflet des neiges, ou au mouvement interne qui anime le corps à l'instant

où il se repose d'une longue agitation ? provenait-elle du contraste subit entre la clarté d'or projetée par un nouveau soleil, et l'obscurité des nuées à travers lesquelles ce joli couple venait de passer ? Peut-être, à ces causes, faudrait-il encore ajouter les effets d'un des plus beaux phénomènes qui puissent se rencontrer en l'organisation humaine. Si quelque habile physiologiste eût examiné cette créature qui dans ce moment, à voir la fierté de son front et l'éclair de ses yeux, paraissait être un jeune homme âgé d'environ dix-sept ans ; s'il eût cherché les ressorts de cette florissante vie sous le tissu le plus blanc dont la nature septentrionale ait vêtu ses enfans, il aurait cru sans doute, soit à l'existence de quelque fluide phosphorique en des nerfs qui semblaient reluire sous l'épiderme, soit à la constante présence d'une lumière intérieure qui colorait Séraphitus ardemment, mais doucement et à la manière

de ces lueurs contenues dans une coupe d'albâtre. Quelque mollement effilées que fussent ses mains qu'il avait dégantées pour défier les patins de Minna, elles paraissaient avoir une force égale à celle que le Créateur a mise dans les diaphanes attaches du crabe. Les feux jaillissant de son regard d'or luttaient évidemment avec les rayons du soleil, et il semblait ne pas en recevoir, mais lui donner de la lumière. Son corps, mince et grêle comme celui d'une femme, attestait une de ces natures faibles en apparence, mais dont la puissance égale toujours le désir, et qui, fortes à temps, sont à l'état normal presque débiles. De taille ordinaire, Séraphitüs se grandissait en présentant son front, comme s'il eût voulu s'élançer. Ses cheveux, bouclés par la main d'une fée, et comme soulevés par un souffle, ajoutaient à l'illusion que produisait son attitude aérienne. Mais ce maintien dénué d'efforts résultait plus d'un phénomène moral

que d'une habitude corporelle. L'imagination de Minna était complice de cette constante hallucination sous l'empire de laquelle chacun serait tombé, et qui prêtait à Séraphitüs l'apparence des figures rêvées dans un heureux sommeil. Nul type connu ne pourrait donner une image, même vague, de cette figure majestueusement mâle pour Minna; mais qui, aux yeux d'un homme, eût éclipsé par sa grâce féminine, les plus belles têtes dues à Raphaël. Ce peintre des cieux a constamment mis une sorte de joie tranquille, une amoureuse suavité dans les lignes de ses beautés angéliques; mais à moins de contempler Séraphitüs lui-même, quelle âme inventerait le voile de tristesse mêlée d'espérance qui nuançait les sentimens ineffables empreints dans ses traits? Qui saurait, même dans les fantaisies d'artiste où tout devient possible, voir les ombres que jetait une mystérieuse terreur sur ce front trop intelligent

qui semblait interroger les cieux et toujours plaindre la terre? Cette tête savait planer avec dédain comme un sublime oiseau de proie dont les cris troublent l'air, et se résigner comme la tourterelle dont la voix verse la tendresse au fond des bois silencieux. Le teint de Séraphitüs était d'une blancheur surprenante, que faisaient encore ressortir des lèvres rouges, des sourcils bruns et des cils soyeux, seuls traits qui tranchaient sur la pâleur d'un visage dont la parfaite régularité ne nuisait en rien à l'éclat des sentimens qui s'y reflétaient sans secousse ni violence, mais avec cette majestueuse et naturelle gravité dont nous aimons à douer les êtres supérieurs. Tout, dans cette figure marmorine, exprimait la force et le repos. Minna se leva pour prendre la main de Séraphitüs, en espérant qu'elle pourrait ainsi l'attirer à elle, et déposer sur ce front séducteur un baiser arraché plus à l'admiration qu'à l'amour;

mais un regard du jeune homme , regard qui la pénétra comme un rayon de soleil traverse le prisme, glaça la pauvre fille. Elle sentit , sans le comprendre , un abîme entre eux , détourna la tête et pleura. Tout à coup une main puissante la saisit par la taille , une voix pleine de suavité lui dit : — Viens. Elle obéit, posa sa tête soudain rafraîchie sur le cœur du jeune homme , qui réglant son pas sur le sien , douce et attentive conformité, la mena vers une place d'où ils purent voir les radieuses décorations de la nature polaire.

— Avant de regarder et de t'écouter , dis-moi , Séraphitüs , pourquoi tu me repousses ? T'ai-je déplu ? comment ? dis. Je voudrais ne rien avoir à moi ; je voudrais que mes richesses terrestres fussent à toi , comme y sont déjà les richesses de mon cœur ; que la lumière ne me vînt que par tes yeux , comme ma pensée me vient de ta pensée ; je

ne craindrais plus de t'offenser en te renvoyant ainsi les reflets de ton âme, les mots de ton cœur, le jour de ton jour, comme nous renvoyons à Dieu les contemplations dont il nourrit nos esprits. Je voudrais être tout toi !

— Hé bien, Minna, un désir constant est une promesse que nous fait l'avenir. Espère ! Mais si tu veux être pure, mêle toujours l'idée du Tout-Puissant aux affections d'ici-bas, alors tu aimeras toutes les créatures, et ton cœur ira bien haut !

— Je ferai ce que tu voudras, répondit-elle en levant les yeux sur lui par un mouvement timide.

— Je ne saurais être ton compagnon, dit Séraphitüs avec tristesse.

Il réprima quelques pensées, étendit les bras vers Christiana, qui se voyait comme un point à l'horizon, et dit : — Vois ?

— Nous sommes bien petits, répondit-elle.

— Oui, mais nous devenons grands par

le sentiment et par l'intelligence, reprit Séraphitus. A nous seuls, Minna, commence la connaissance des choses ; le peu que nous apprenons des lois du monde visible nous fait découvrir l'immensité des mondes supérieurs. Je ne sais s'il est temps de te parler ainsi ; mais je voudrais tant te communiquer la flamme de mes espérances ! Peut-être serions-nous un jour ensemble, dans le monde où l'amour ne périt pas.

— Pourquoi pas maintenant et toujours ? dit-elle en murmurant.

— Rien n'est stable ici, reprit-il dédaigneusement. Les passagères félicités des amours terrestres sont des lueurs qui trahissent à certaines âmes l'aurore de félicités plus durables, de même que la découverte d'une loi de la nature en fait supposer à quelques êtres privilégiés, le système entier. Notre fragile bonheur d'ici-bas n'est-il donc point l'attestation d'un autre bonheur com-

plet, comme la terre, fragment du monde, atteste le monde? Nous ne pouvons mesurer l'orbite immense de la pensée divine, dont nous ne sommes qu'une parcelle; mais nous pouvons en pressentir l'étendue, nous agenouiller, adorer, attendre. Les hommes se trompent toujours dans leurs sciences, en ne voyant pas que tout, sur leur globe, est relatif et s'y coordonne à une révolution générale, à une production constante qui nécessairement entraîne un progrès et une fin. L'homme lui-même n'est pas une création finie, sans quoi, Dieu ne serait pas!

— Comment as-tu trouvé le temps d'apprendre tant de choses? dit la jeune fille.

— Je me souviens, répondit-il.

— Tu me sembles plus beau que tout ce que je vois, répondit-elle.

— Nous sommes un des plus grands ouvrages de Dieu. Ne nous a-t-il pas donné la faculté de réfléchir la nature, de la concen-

trer en nous par la pensée, et de nous en faire un marche-pied pour nous élaner vers lui? Nous nous aimons en raison du plus ou du moins de lumière que contiennent nos âmes. Mais ne sois pas injuste, Minna, vois le spectacle qui s'étale à tes pieds, n'est-il pas grand? A tes pieds, l'océan se déroule comme un tapis, les montagnes sont comme les murs d'un cirque, le ciel est au-dessus comme le voile arrondi de ce théâtre, et d'ici l'on respire les pensées de Dieu comme un parfum. Vois, les tempêtes qui brisent des vaisseaux chargés d'hommes ne nous semblent, ici, que de faibles bouillonnemens, et si tu lèves la tête au-dessus de nous, tout est bleu. Voici comme un diadème d'étoiles. Ici, disparaissent les nuances des expressions terrestres. Appuyée sur cette nature subtilisée par l'espace, ne sens-tu point en toi plus de profondeur que d'esprit, n'as-tu pas plus de grandeur que d'enthousiasme, plus d'éner-

gie que de volonté? n'éprouves-tu pas des sensations dont le corps n'est plus l'interprète. Ne te sens-tu pas des ailes? Prions.

Séraphîtüs plia le genou, se posa les mains en croix sur le sein, et Minna tomba sur ses deux genoux en pleurant. Ils restèrent ainsi pendant quelques instans. Pendant quelques instans l'aurole bleue qui s'agitait dans les cieux au-dessus de leurs têtes s'agrandit, et, à leur insu, de lumineux rayons les enveloppèrent.

— Pourquoi ne pleures-tu pas quand je pleure? lui dit Minna d'une voix entrecoupée.

— Les esprits ne pleurent pas, répondit Séraphîtüs en se levant. Comment pleurerais-je? je ne vois plus les misères humaines. Ici, le bien éclate dans toute sa majesté; en bas, j'entends les supplications et les angoisses de la harpe des douleurs qui vibrent sous les mains de l'esprit captif. D'ici, j'éconte

le concert des harpes heureuses. En bas, vous avez l'espérance, ce beau commencement de la foi ; mais ici règne la foi, qui est l'espérance réalisée !

— Tu ne m'aimeras jamais, je suis trop imparfaite, tu me dédaignes, dit la jeune fille.

— Minna, la violette cachée au pied du chêne, se dit : « Le soleil ne m'aime pas, il ne vient pas. » Le soleil se dit : « Si je l'éclairais, elle périrait, cette pauvre fleur ! » Ami de la fleur, il glisse ses rayons à travers les feuilles du chêne, et les affaiblit pour colorer le calice de sa bien-aimée. Je ne me trouve pas assez de voiles et crains que tu ne me voies encore trop, tu ferais si tu me connaissais davantage. Écoute, je suis sur la terre sans goût pour vos fruits, sans ame pour vos joies. Je comprends malheureusement tout, et, comme ces empereurs débauchés de la Rome profane, je suis arrivé

au dégoût de toutes choses. Enfin, j'ai honte de moi! — Abandonne-moi, dit douloureusement Séraphtüs.

Puis il s'alla poser sur un quartier de roche, en laissant tomber sa tête sur son sein.

— Pourquoi me désespères-tu donc ainsi? lui dit Minna.

— Va-t'en! s'écria Séraphtüs, je n'ai rien de ce que tu veux de moi. Ton amour est trop grossier pour moi. Pourquoi n'aimes-tu pas Wilfrid? Wilfrid est un homme, un homme éprouvé par les passions, qui saura te serrer dans ses bras nerveux, qui te fera sentir une main large et forte. Il a de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de pensées humaines, un cœur qui verse des torrens de lave dans les mots que sa bouche prononce. Il te brisera de caresses. Ce sera ton bien-aimé, ton époux. A toi Wilfrid.

Minna pleurait à chaudes larmes.

— Oses-tu dire que tu ne l'aimes pas? dit-il d'une voix qui entrait dans le cœur comme un poignard.

— Grâce, grâce, mon Séraphîtüs!

— Aime-le, pauvre enfant de la terre, où ta destinée te cloue invinciblement, dit le terrible Séraphîtüs en s'emparant de Minna par un geste qui la força de venir au bord du sceler, d'où la scène était si étendue qu'une jeune fille pleine d'enthousiasme pouvait facilement se croire au-dessus du monde. Je souhaitais un compagnon pour retourner dans la patrie, j'ai voulu te montrer ce morceau de boue, et t'y vois encore attachée. Adieu. Restes-y, jouis par les sens, obéis à ta nature, pâlis avec les hommes pâles, rougis avec les femmes, joue avec les enfans, prie avec les coupables, lève les yeux vers le ciel dans tes douleurs; tremble, espère, palpite; tu auras un compagnon, tu pourras encore rire et pleurer; donner recevoir. et Moi, je

suis comme un proscrit, loin du ciel; et comme un monstre, loin de la terre. Mon cœur ne palpite plus; je ne vis que par moi et pour moi. Je sens par l'esprit, je respire par le front, je vois par la pensée, je meurs d'impatience et de désirs. Personne ici-bas n'a le pouvoir d'exaucer mes souhaits, de calmer mon impatience, et j'ai désappris à pleurer. Je suis donc seul, je me résigne et j'attends.

Séraphîtüs regarda le tertre plein de fleurs sur lequel il avait placé Minna, puis il se tourna du côté des monts sourcilleux dont les pitons étaient couverts de nuées épaisses dans lesquelles il jeta le reste de ses pensées.

— N'entendez-vous pas un délicieux concert, Minna, reprit-il de sa voix de tourterelle, car l'aigle avait assez crié. Ne dirait-on pas la musique des harpes éoliennes que vos poètes mettent au sein des forêts et des montagnes? Voyez-vous les indistinctes figures qui passent dans ces nuages? aperce-

un—vous les pieds ailés de ceux qui préparent les décorations du ciel? Ces accents rafraîchissent l'ame, le ciel va bientôt laisser tomber les fleurs du printemps, une lucar s'est élancée du pôle. Fuyons, il est temps.

En un moment leurs patins furent rattachés, et tous deux descendirent le Falberg par les pentes rapides qui l'unissaient aux vallées de la Sieg. Une intelligence miraculeuse présidait à leur course, ou pour mieux dire, à leur vol. Quand une crevasse couverte de neige se rencontrait, Séraphitus saisissait Minna et s'élançait par un mouvement rapide sans peser plus qu'un oiseau sur la fragile couche qui couvrait un abîme. Souvent en poussant sa compagne, il faisait une légère déviation pour éviter un précipice, un arbre, un quartier de roche qu'il semblait voir sous la neige, comme certains marins habitués à l'Océan en devinent les écueils à la couleur, au remous, au gise-

ment des eaux. Quand ils atteignirent les chemins du Siegdalhen et qu'il leur fut permis de voyager presque sans crainte en ligne droite pour regagner la glace du Stromfiord, Séraphîtüs arrêta Minna : — Tu ne me dis plus rien, demanda-t-il.

— Je croyais, répondit respectueusement la jeune fille, que vous vouliez penser tout seul.

— Hâtons-nous, ma Minnette, la nuit va venir, reprit-il.

Minna tressailliten entendant la voix, pour ainsi dire nouvelle de son guide, voix pure et faible comme celle d'une jeune fille. Cette voix dissipa les lueurs fantastiques du songe à travers lequel jusqu'alors elle avait marché. Séraphîtüs commençait à laisser sa force mâle et à dépouiller ses regards de leur trop vive intelligence. Bientôt ces deux jolies créatures cinglèrent sur le Fiord, atteignirent la prairie de neige qui se trouvait entre la rive

du golfe et la première rangée des maisons de Jarvis ; puis , pressées par la chute du jour , elles s'élançèrent en montant vers le presbytère , comme si elles eussent gravi les rampes d'un immense escalier.

— Mon père doit être inquiet, dit Minna.

— Non , répondit Séraphitüs.

En ce moment , le couple était devant le porche de l'humble demeure où M. Becker , le pasteur de Jarvis , lisait en attendant sa fille pour le repas du soir.

— Cher monsieur Becker , dit Séraphitüs , je vous ramène Minna saine et sauve.

— Merci, mademoiselle , répondit le vieillard en posant ses lunettes sur le livre. Vous devez être fatiguées.

— Nullement , dit Minna qui reçut en ce moment sur le front le souffle de sa compagne.

— Ma petite , voulez-vous après demain soir venir chez moi prendre du thé?

— Volentiers, chère.

— Monsieur Becker, vous me l'amènerez.

— Oui, mademoiselle.

Séraphitüs inclina la tête par un geste coquet, salua le vieillard, partit, et en quelques instans arriva dans la cour du château suédois. Un serviteur octogénaire apparut sous l'immense auvent, en tenant une lanterne. Séraphitüs quitta ses patins avec la dextérité gracieuse d'une femme, s'élança dans le salon du château, tomba sur un grand divan couvert de pelleteries, et s'y coucha.

— Qu'allez-vous prendre? lui dit le vieillard en allumant les bougies démesurément longues dont on se sert en Norwége.

— Rien, David, je suis trop lassé.

Séraphitüs défit sa pelisse fourrée de martre, s'y roula et dormit. Le vieux serviteur resta pendant quelques momens debout à contempler avec amour l'être singulier qui

reposait sous ses yeux, et dont personne n'eût su définir le genre. A le voir ainsi posé, enveloppé de son vêtement habituel, qui ressemblait autant à un peignoir de femme qu'à un manteau d'homme, il était impossible de ne pas attribuer à une jeune fille les pieds menus qu'il laissait pendre, comme pour montrer la délicatesse avec laquelle la nature les avait attachés ; mais son front, mais le profil de sa tête, eût semblé l'expression de la force humaine arrivée à son plus haut degré.

— Elle souffre et ne veut pas me le dire, pensa le vieillard, elle se meurt comme une fleur frappée par un rayon de soleil trop vif.

Et il pleura, le vieil homme.

SÉRAPHITA.

Pendant la soirée, David rentra dans le salon.

— Je sais qui vous m'annoncez, lui dit SÉRAPHITA d'une voix endormie. Wilfrid peut entrer.

En entendant ces mots, un homme se présenta soudain, et vint s'asseoir près d'elle.

— Ma chère Séraphita, souffrez-vous? Je vous trouve plus pâle que de coutume.

Elle se tourna lentement vers lui , après avoir chassé ses cheveux en arrière comme une jolie femme qui , accablée par la migraine , n'a plus la force de se plaindre.

— J'ai fait , dit-elle , la folie de traverser le Fiord avec Minna , des enfantillages ! Nous avons monté sur le Falberg.

— Vous vouliez donc vous tuer ! dit-il avec l'effroi d'un amant.

— N'ayez pas peur , bon Wilfrid , j'ai eu bien soin de votre Minna.

Wilfrid frappa violemment de sa main la table , se leva , fit quelques pas vers la porte en laissant échapper une exclamation pleine de douleur , puis il reyint et voulut exprimer une plainte.

— Pourquoi ce tapage , si vous croyez que je souffre ? dit Séraphita.

— Pardon , grâce ! répondit-il en s'agenouillant. Parlez-moi durement , exigez de moi tout ce que vos cruelles fantaisies de

femme vous feront imaginer de plus cruel à supporter ; mais , ma bien-aimée , ne mettez pas en doute mon amour. Vous prenez Minna comme une hache , et m'en frappez à coups redoublés. Grâce !

— Pourquoi me dire de telles paroles , mon ami , quand vous les savez inutiles ? répondit-elle en lui jetant des regards qui finissaient par devenir si doux que Wilfrid ne voyait plus les yeux de Séraphita , mais une froide lumière dont les tremblemens ressemblaient aux dernières vibrations d'un chant plein de mollesse.

— Ah ! l'on ne meurt pas d'angoisse , dit-il.

— Vous souffrez ? reprit-elle , d'une voix dont les émanations produisaient au cœur de cet homme un effet semblable à celui des regards. Que puis-je pour vous ?

— Aimez-moi comme je vous aime.

— Pauvre Minna ! répondit-elle.

— Je n'apporte jamais d'armes, cria Wilfrid.

— Vous êtes d'une humeur massacrate, dit en souriant Séraphita. N'ai-je pas bien dit cela comme ces Parisiennes dont vous me racontez les amours ?

Wilfrid s'assit, se croisa les bras, et contempla Séraphita d'un air sombre.

— Je vous pardonne, dit-il, car vous ne savez ce que vous faites.

— Oh ! reprit-elle, une femme, depuis Ève, a toujours fait sciemment le bien et le mal.

— Je le crois, dit-il.

— J'en suis sûre, Wilfrid. Notre instinct est précisément ce qui nous rend si parfaites. Ce que vous apprenez, vous autres, nous le sentons, nous.

— Pourquoi ne sentez-vous pas alors combien je vous aime ?

— Parce que vous ne m'aimez pas.

— Grand Dieu !

— Pourquoi donc vous plaignez-vous de vos angoisses? demanda-t-elle.

— Vous êtes terrible ce soir, Séraphita. Vous êtes un vrai démon.

— Non, je suis une pauvre créature douée du malheur de comprendre. La douleur, Wilfrid, est une lumière qui nous éclaire la vie.

— Pourquoi donc alliez-vous sur le Falberg?

— Minna vous le dira, moi je suis trop lasse pour parler. A vous la parole, à vous qui savez tout, qui avez tout appris, n'avez rien oublié, vous qui avez passé par tant d'épreuves sociales. Amusez-moi, j'écoute.

— Que vous dirai-je, que vous ne sachiez? D'ailleurs votre demande est une raillerie. Vous n'admettez rien du monde, vous en brisez les nomenclatures, vous en foudroyez les lois, les mœurs, les sentiments, les sciences, en les réduisant aux

proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe.

— Vous voyez bien, mon ami, que je ne suis pas une femme. Vous avez tort de m'aimer. Quoi! je quitte les régions éthérées de ma prétendue force, je me fais humblement petite, je me courbe à la manière des pauvres femelles de toutes les espèces, et vous me rehaussez aussitôt! Enfin je suis en pièces, je suis brisée, je vous demande du secours, j'ai besoin de votre bras, et vous me repoussez. Nous ne nous entendons pas.

— Vous êtes ce soir plus méchante que je ne vous ai jamais vue.

— Méchante, dit-elle en lui lançant un regard qui fondait tous les sentimens en une sensation céleste, non, je suis souffrante, voilà tout. Alors quittez-moi, mon ami. Ne sera-ce pas user de vos droits d'homme? Nous devons toujours vous plaire, vous de-

lasser, être toujours gaies, et n'avoir que les caprices qui vous amusent. Que dois-je faire, mon ami? Voulez-vous que je chante, que je danse, quand la fatigue m'ôte l'usage de la voix et des jambes? Messieurs, fusions-nous à l'agonie, nous devons encore vous sourire! Vous appelez cela, je crois, régner. Les pauvres femmes! je les plains. Dites-moi, vous les abandonnez quand elles vieillissent, elles n'ont donc ni cœur ni ame? Eh bien! j'ai plus de cent ans, Wilfrid, allez-vous-en! allez aux pieds de Minna.

— Oh! mon éternel amour!

— Savez-vous ce qu'est l'éternité? Taisez-vous, Wilfrid. Vous me désirez et ne m'aimez pas. Dites-moi, ne vous rappelé-je pas bien quelque femme coquette?

— Oh! certes, je ne reconnais plus en vous la pure et céleste jeune fille que j'ai vue pour la première fois dans l'église de Jarvis.

A ces mots, Séraphita se passa les mains

sur le front, et quand elle se dégagea la figure, Wilfrid fut étonné de la religieuse et sainte expression qui s'y était répandue.

— Vous avez raison, mon ami. J'ai toujours tort de mettre les pieds sur votre terre.

— Oui, chère Séraphîta, soyez mon étoile, et ne quittez pas la place d'où vous répandez sur moi de si vives lumières.

En achevant ces mots, il avança la main pour prendre celle de la jeune fille, qui la lui retira sans dédain ni colère. Wilfrid se leva brusquement et s'alla placer près de la fenêtre, vers laquelle il se tourna pour ne pas laisser voir à Séraphîta quelques larmes qui lui roulèrent dans les yeux.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit-elle. Vous n'êtes plus un enfant, Wilfrid. Allez, revenez près de moi, je le veux. Vous me boudez quand je devrais me fâcher. Vous voyez que je suis souffrante, et vous me forcez, je ne sais par quels doutes, de pen-

ser, de parler, ou de partager des caprices et des idées qui me lassent. Si vous aviez l'intelligence de ma nature, vous m'auriez fait de la musique? vous auriez endormi mes ennuis; mais vous m'aimez pour vous et non pour moi.

L'orage qui bouleversait le cœur de Wilfrid fut soudain calmé par ces paroles; il se rapprocha lentement, afin de pouvoir contempler la séduisante créature qui gisait étendue à ses yeux, mollement couchée, la tête appuyée sur sa main et accoudée dans la pose la plus amoureusement décevante.

— Vous croyez que je ne vous aime point, reprit-elle. Vous vous trompez. Ecoutez-moi, Wilfrid. Vous commencez à savoir beaucoup, vous avez beaucoup souffert. Laissez-moi vous expliquer votre pensée. Vous vouliez ma main.

Elle se leva sur son séant, et ses jolis mouvemens semblèrent jeter des lueurs.

— Une jeune fille qui se laisse prendre la main, ne fait-elle pas une promesse, et ne doit-elle pas l'accomplir? Vous savez bien que je ne puis être à vous. Deux sentimens dominant les amours qui séduisent les femmes de la terre. Ou elles se dévouent à des êtres souffrans, dégradés, criminels, qu'elles veulent consoler, relever, racheter; ou elles se donnent à des êtres supérieurs, sublimes, forts, qu'elles veulent adorer, comprendre, et par lesquels souvent elles sont écrasées. Vous êtes grand et dégradé; vous vous êtes épuré dans les feux du repentir; mais je suis trop faible pour être votre égale, et trop religieuse pour m'humilier sous une puissance autre que celle d'en haut. Ceci, mon ami, n'est-il pas bien métaphysique? Mais vous avez aimé la métaphysique! Puis nous sommes dans le nord, parmi les neiges.

— Vous me tuez, Séraphita, lorsque vous parlez ainsi, répondit-il. Je souffre toujours

en vous voyant user de la science monstrueuse avec laquelle vous dépouillez toutes les choses humaines des propriétés que leur donnent le temps, l'espace, la forme, pour les considérer mathématiquement sous je ne sais quelle expression pure, ainsi que le fait la géométrie pour les corps dont elle abstrait la solidité.

— Bien, Wilfrid, je vous obéirai. Laissons cela. Comment trouvez-vous ce tapis de peau d'ours que mon pauvre David a tendu là ?

— Mais très-bien.

— Vous ne me connaissiez pas cette *Dou-oba greka* ?

C'était une espèce de pelisse en cachemire doublée de martre zibeline, dont le nom signifie *chaude à l'ame*.

— Croyez-vous, reprit-elle, que dans aucune cour, un souverain possède une fourrure semblable ?

— Elle est sans prix , et digne d'ailleurs de celle qui la porte.

— Et que vous trouvez bien belle ?

— Les mots humains ne lui sont pas applicables , il faut lui parler de cœur à cœur.

— Wilfrid , vous êtes bon d'endormir mes douleurs par de douces paroles... que vous avez dites à d'autres.

— Adieu.

— Restez. Je vous aime bien vous et Minna , croyez-le ! Mais je vous confonds en un seul être. Réunis ainsi , vous êtes un frère, ou, si vous voulez, une sœur pour moi. Mariez-vous , que je vous voie heureux avant de quitter pour toujours cette sphère d'épreuves et de douleurs. Mon Dieu , de simples femmes ont tout obtenu de leurs amans ! Elles leur ont dit : — Taisez-vous ! Ils ont été muets. Elles leur ont dit : — Mourez ! Ils sont morts. Elles leur ont dit : — Aimez-

moi de loin ! Ils sont restés à distance comme les courtisans devant un roi. Elles leur ont dit : — **Mariez-vous ! Ils se sont mariés. Moi , je veux que vous soyez heureux , et vous me refusez. Je suis donc sans pouvoir ? Eh bien ! Wilfrid , écoutez , venez plus près de moi. Oui , je serais fâchée de vous voir épouser Minna ; mais quand vous ne me verrez plus , alors... dites , oui.**

— **Je vous ai délicieusement écoutée, Séraphita. Quelque incompréhensibles que soient vos paroles , elles ont des charmes. Mais que voulez-vous dire ?**

— **Vous avez raison , j'oublie d'être folle, d'être cette pauvre créature dont vous n'aimez que la faiblesse. Je vous tourmente , et vous êtes venu dans cette sauvage contrée pour y trouver le repos , vous , brisé par les impétueux assauts d'un génie méconnu, vous, exténué par les patients travaux de la science, vous qui avez trempé vos mains dans le crime**

et porté les chaînes de la justice humaine.

Wilfrid était tombé demi-mort sur le tapis, mais Séraphita souffla sur le front de cet homme qui dormit aussitôt paisiblement à ses pieds.

— Dors, repose-toi, dit-elle en se levant.

Après avoir imposé pour ainsi dire ses mains au-dessus du front de Wilfrid, ces phrases s'échappèrent une à une de ses lèvres, toutes différentes d'accent, mais toutes mélodieuses et empreintes d'une bonté qui semblait émaner de sa tête par ondées nuageuses, comme les lueurs dont la déesse profane entoure chastement son berger bien-aimé durant son sommeil.

« Je puis me montrer à toi, cher Wilfrid, tel que je suis, à toi qui es fort.

« L'heure est venue, l'heure où les brillantes lumières de l'avenir jettent leurs reflets sur les âmes, l'heure où l'âme s'agite dans sa liberté.

« Maintenant il m'est permis de te dire combien je t'aime. Ne vois-tu pas quel est mon amour, un amour sans aucun propre intérêt, un sentiment plein de toi seul, un amour qui te suit dans l'avenir, pour t'éclairer l'avenir, car cet amour est la vraie lumière. Conçois-tu maintenant avec quelle ardeur je voudrais te savoir quitte de cette vie qui te pèse, et te voir plus près que tu ne l'es encore du monde où l'on aime toujours. N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Comprends-tu maintenant à quels ravissements une créature complète s'élève, alors qu'elle est double à aimer celui qui ne trahit jamais d'amour, celui devant lequel on s'agenouille en adorant? »

« Je voudrais avoir des ailes, Wilfrid, pour t'en couvrir, avoir de la force à te fléchir pour te faire entrer par avance dans le monde où les plus pures joies du plus pur attachement

ment qu'on éprouve sur cette terre feraient une ombre dans le jour qui vient incessamment éclairer et réjouir les cœurs.

« Pardonne à une ame amie, de t'avoir présenté en un mot le tableau de tes fautes, dans la charitable intention d'endormir les douleurs aiguës de tes remords. Entends les concerts du pardon. Rafraîchis ton ame en respirant l'aurore qui se lèvera pour toi par delà les ténèbres de la mort. Oui, ta vie est par delà !

« Que mes paroles revêtent les brillantes formes des rêves, qu'elles se parent d'images, flamboient et descendent sur toi. Monte, monte au point où tous les hommes se voient distinctement, quoique pressés et petits comme des grains de sable au bord des mers. L'humanité s'est déroulée comme un simple ruban ? regarde les diverses nuances de cette fleur des jardins célestes. Vois-tu ceux auxquels manque l'intelligence, ceux qui com-

incent à s'en colorer, ceux qui sont éprouvés, ceux qui sont dans l'amour, ceux qui sont dans la sagesse et aspirent au monde de lumière?

« Comprends-tu par cette pensée visible la destinée de l'humanité? d'où elle vient, où elle va? Persiste en ta voie. En atteignant au but de ton voyage, tu entendras sonner les clairons de la toute-puissance, retentir les cris de la victoire, et des accords dont un seul ferait trembler la terre, mais qui se perdent dans un monde sans orient et sans occident.

« Comprends-tu, pauvre cher éprouvé, que sans les engourdissemens, sans les voiles du sommeil, de tels spectacles emporteraient et déchireraient ton intelligence, comme le vent des tempêtes emporte et déchire une faible toile, et ravirait pour toujours à un homme sa raison? Comprends-tu que l'âme seule, élevée à sa toute-puissance, résiste à peine,

dans le rêve, aux dévorantes communications de l'esprit ?

« Vole encore à travers les sphères brillantes et lumineuses, admire, cours. En volant ainsi, tu te reposes, tu marches sans fatigue. Comme tous les hommes, tu voudrais être toujours ainsi plongé dans ces sphères de parfums, de lumière, où tu vas, léger de tout ton corps évanoui, où tu parles par la pensée ! Ours, vole, jouis un moment des ailes dont tu seras armé bientôt, quand l'amour sera si complet en toi que tu n'auras plus de sens, et que tu seras tout intelligence et tout amour ! Vois celui qui te parle, celui qui te soûlève au-dessus de ce monde, où sont les âlmes. Plus haut tu montes et moins tu conçois des âlmes ! Il n'y a point de précipices dans les cieux. Vois, contemple-moi encore un moment ; car tu ne me verras plus qu'imphaitement, comme tu me vois à la clarté du soleil et de la terre. »

Là, Séraphita se dressa sur ses pieds, resta la tête mollement inclinée, les cheveux épars, dans la pose aérienne que les plus sublimes peintres ont tous donnée aux Messagers d'en haut. Les plis de son vêtement eurent cette grâce indéfinissable qui arrête l'artiste, l'homme qui traduit tout par le sentiment, devant les délicieuses lignes du voile de la Polymanie antique. Puis elle étendit la main, et Wilfrid se leva. Quand il regarda Séraphita, la blanche jeune fille était couchée sur la peau d'ours, la tête appuyée sur sa main, le visage calme, les yeux brillans. Wilfrid la contempla silencieusement, mais une crainte respectueuse animait sa figure, et se trahissait par une contenance timide.

— Oui, chère, dit-il enfin comme s'il répondait à une question, nous sommes séparés par des mondes entiers. Je me résigne ; et ne puis que vous adorer. Mais que vais-je devenir, moi pauvre, seul ?

— Wilfrid, n'avez-vous pas votre Minna ?
Il baissa la tête.

— Oh ! ne soyez pas si dédaigneux ! La femme comprend tout par l'amour ! Quand elle n'entend pas, elle sent ; quand elle ne sent pas, elle voit ; quand elle ne voit, ni ne sent, ni n'entend, eh bien ! cet ange de la terre vous devine pour vous protéger, et cache ses protections sous la grâce de l'amour.

— Séraphita, suis-je digne d'appartenir à une femme.

— Vous êtes devenu soudain bien modeste ! Ne serait-ce pas un piège ? Une femme est toujours si touchée de voir sa faiblesse glorifiée ! Eh bien ! après demain soir, venez prendre le thé chez moi ; le bon M. Becker y sera ; vous y verrez Minna, la plus candide créature que je sache en ce monde. Laissez-moi maintenant, mon ami, j'ai ce soir de longues prières à faire pour expier mes fautes.

— Comment pouvez-vous pécher ?

— Pauvre cher, abuser de sa puissance, s'est-ce pas de l'orgueil ? Je crois avoir été trop orgueilleuse aujourd'hui. Allons, partez. A demain.

— A demain, dit faiblement Wilfrid en jetant un long regard sur cette créature dont il voulait emporter une image ineffaçable.

Et il sortit ; mais quoiqu'il voulût s'éloigner, il demeura pendant quelques momens debout, occupé à regarder la lumière qui brillait par les fenêtres du château suédois.

— Qu'ai-je donc vu ? se demandait-il. Non, ce n'est pas une simple créature, mais toute une création. De ce monde, entrevu à travers des voiles et des nuages, il me resta des retentissemens semblables aux souvenirs d'une douleur dissipée, ou pareils aux éblouissemens causés par ces rêves dans lesquels nous entendons le gémissement des générations passées qui se mêle aux voix har-

monieuses des sphères élevées où tout est lumière et amour. Veillé-je? Sais-je encore endormi? Ai-je gardé mes yeux de sommeil? ces yeux devant lesquels de lumineux espaces se reculent indéfiniment, et qui suivent les espaces? Malgré le froid de la nuit, ma vie est encore en feu. Allons au presbytère! entre le pasteur et sa fille, je pourrai rassembler mes idées.

Mais il ne quitta pas encore la place d'où sa vue pouvait plonger dans le salon de Séraphita. Cette mystérieuse créature semblait être le centre rayonnant d'un cercle qui formait autour d'elle une atmosphère plus étendue que ne l'est celle des autres êtres; et qui, conque y entraît, subissait le pouvoir d'un tourbillon de clartés et de pensées dévorantes. Obligé de se débattre contre cette inexplicable force, Wilfrid n'en triompha pas sans de grands efforts; mais, après avoir franchi l'enceinte de cette maison, il reconquit son

libre arbitre, marcha précipitamment vers le presbytère, et se trouva bientôt sous la haute voûte en bois qui servait de péristyle à l'habitation de M. Becker. Il ouvrit la première porte, garnie de nœver, contre laquelle le vent poussait la neige, et frappa vivement à la seconde, en disant : — Voulez-vous me permettre de passer la soirée avec vous, monsieur Becker?

— Oui, crièrent deux voix qui étonnèrent leurs intentions.

En entrant dans le parloir, Wilfrid revint par degrés à la vie réelle. Il salua fort affectueusement Minna, serra la main de M. Becker, promena ses regards sur un tableau dont les images calmèrent les convulsions de sa nature physique, chez laquelle s'opérait un phénomène comparable à celui qui assaillait parfois les hommes habitués à de longues extasiations. Si quelque pensée vigoureuse s'éleva sur ses ailes de Chimère, un instant

un poète, et l'isole parfaitement des circonstances extérieures qui l'enserrent ici-bas, en lui faisant parcourir les régions sans bornes où les plus immenses collections de faits deviennent des abstractions, où les plus vastes ouvrages de la nature sont des images ; malheur à lui si quelque bruit soudain frappe ses sens et rappelle dans sa prison d'os et de chair cette ame voyageuse. Le choc de ces deux puissances, le Corps et l'Esprit, dont l'une participe de l'invisible action de la foudre, et l'autre partage avec la nature sensible cette molle résistance qui défie momentanément la destruction ; ce combat, ou mieux cet horrible accouplement engendre des souffrances inouïes. Le corps a redemandé la flamme qui le consume, et la flamme a ressaisi sa proie ; mais cette fusion ne s'opère pas sans les bouillonnemens, sans les explosions et les tortures dont la chimie nous offre de visibles témoignages, quand

se séparent deux principes ennemis qu'elle s'était plu à réunir. Depuis quelques jours, lorsque Wilfrid entrait chez Séraphita, son corps y tombait dans un gouffre. Par un seul regard, cette singulière créature l'entraînait en esprit dans la sphère où la méditation entraîne le savant, où la prière transporte l'âme religieuse, où la vision emmène un artiste, où le sommeil emporte quelques hommes; car à chacun sa voie pour aller aux abîmes supérieurs, à chacun son guide pour s'y diriger, à tous la souffrance au retour. Là seulement se déchirent les voiles et se montre à nu la Révélation, cette ardente et terrible confidence d'un monde inconnu, dont l'esprit ne rapporte ici-bas que des lambeaux. Pour Wilfrid, une heure passée près de Séraphita ressemblait souvent à ce délicieux songe qu'affectionnent et que désirent incessamment les thériakis, et où chaque papille nerveuse devient le centre d'une jouis-

sance rayonnante. Il en sortait brisé comme une jeune fille qui s'est épuisée à suivre la course d'un géant. Le froid commençait à calmer par ses flagellations aiguës la trépidation morbide que lui causait la combinaison des deux natures violemment disjointes; puis, il revenait toujours au presbytère, attiré près de Minna par le spectacle de la vie vulgaire dont il avait soif, autant qu'un aventurier d'Europe a soif de la patrie, quand la nostalgie le saisit au milieu des fêries orientales qui l'avaient séduit. En ce moment, plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été, cet étranger tomba dans un fauteuil, et regarda pendant quelque temps autour de lui, comme un homme qui s'éveille. M. Becker, accoutumé sans doute, aussi bien que sa fille, à l'apparente bizarrerie de leur être, continuèrent tous deux à travailler.

Le parloir avait pour ornement une collection des insectes et des coquillages de la

Norvège. Ces curiosités, habilement disposées sur le fond jaune de sapin qui boissait les murs, y formaient une riche tapisserie à laquelle la fumée du tabac avait imprimé ses teintes fuligineuses. Au fond, en face de la porte principale, s'élevait un poêle énorme en fer forgé qui, soigneusement frotté par la servante, brillait comme s'il eût été d'acier poli. Assis dans un grand fauteuil en tapisserie, près de ce poêle, devant une table, et les pieds dans une espèce de chanceliers, M. Becker lisait un in-folio placé sur d'autres livres comme sur un pupitre; à sa gauche était un broc de bière et un verre; à sa droite brûlait une lampe fumeuse, entretenue par de l'huile de poisson. Le ministre paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Sa figure appartenait à ce type affectueux par les principes de Rembrandt et était dominée par de petits yeux vifs, enfoncés par des cercles de rides et surmontés d'épais sourcils gri-

sonnans ; ces cheveux blancs qui s'échappent en deux lames floconneuses de dessous un bonnet de velours noir ; ce front large et chauve ; cette coupe de visage que l'ampleur du menton rend presque carrée ; puis ce calme profond qui dénote à l'observateur une puissance quelconque, soit la royauté que donne l'argent, soit le pouvoir tribunicien du bourgmestre, soit la conscience de l'art, ou la force cubique de l'ignorance heureuse. Ce beau vieillard, dont l'embonpoint annonçait une santé robuste, était enveloppé dans une robe de chambre en drap grossier simplement orné de sa lisière. Il tenait gravement à sa bouche une longue pipe en écume de mer, et lâchait par temps égaux la fumée du tabac, en en suivant d'un œil distrait les fantasques tourbillons, occupé sans doute à s'assimiler par quelque méditation digestive les pensées de l'auteur dont il lisait les œuvres. De l'autre côté du poêle

et près d'une porte qui communiquait à la cuisine, Minna se voyait indistinctement dans le brouillard produit par la fumée, à laquelle elle paraissait habituée. Devant elle, sur une petite table, étaient les ustensiles nécessaires à une ouvrière, une pile de serviettes, des bas à raccommoder, et une lampe semblable à celle qui faisait reluire les pages blanches du livre dans lequel son père semblait absorbé. Sa figure fraîche, à laquelle des contours délicats imprimaient une grande pureté, s'harmoniait avec la candeur exprimée sur son front blanc et dans ses yeux clairs. Elle se tenait droite sur sa chaise en se penchant un peu vers la lumière pour y mieux voir, et montrait à son insu la beauté de son corsage. Elle était déjà vêtue pour la nuit d'un peignoir en toile de coton blanche. Un simple bonnet de percale, sans autre ornement qu'une ruche de même

étouffée, enveloppait sa chevelure. Elle passait plongée dans quelque contemplation secrète qui ne l'empêchait pas de compter les fils de sa serviette ou les mailles de son bas. Elle offrait ainsi l'image la plus complète, le type le plus vrai de la femme destinée aux œuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme. Wilfrid s'était jeté sur un fauteuil, entre ces deux tables, et contemplant avec une sorte d'ivresse ce tableau plein d'harmonies, et auquel les nuages de fumée ne mesuraient point. La seule fenêtre qui éclairait ce parloir pendant la belle saison était alors soigneusement close. En guise de rideaux, une vieille tapisserie, fixée sur un bâton, pendait en fermant de gros plis. Là, rien de pittoresque, rien d'idéal, mais une simplicité rigoureuse,

une bonhomie vraie, le laisser-aller de la nature, et toutes les habitudes d'une vie domestique sans troubles ni soucis. Beaucoup de demeures ont l'apparence d'un rêve; l'éclat du plaisir qui passe semble y cacher des ruines sous le froid sourire du luxe; mais ce parler était sublime de réalité, harmonieux de couleur, et réveillait les idées patriarcales d'une vie pleine et recueillie. Le silence n'était troublé que par les trépignemens de la servante occupée à préparer le souper, et par les frissonnement du poisson séché qu'elle faisait frire dans le beurre salé, suivant la méthode du pays.

— Voulez-vous fumer une pipe? dit le pasteur en saisissant un moment où il crut que Wilfrid pouvait l'entendre.

— Merci, cher monsieur Becker, répondit-il.

— Vous semblez aujourd'hui plus souffrant que vous ne l'êtes ordinairement, lui

dit Minna frappée de la faiblesse que trahissait la voix de l'étranger.

— Je suis toujours ainsi quand je sors de château.

Minna tressaillit.

— Il est habité par une étrange personne, monsieur le pasteur, reprit-il après une pause. Depuis six mois que je suis dans ce village, je n'ai point osé vous adresser de questions sur elle, et suis obligé de me faire violence aujourd'hui pour vous en parler. J'ai commencé par regretter bien vivement de voir mon voyage interrompu par l'hiver, et d'être forcé de demeurer ici; mais depuis ces deux derniers mois chaque jour les chaînes qui m'attachent à Jarvis se sont plus fortement rivées; et j'ai peur d'y finir mes jours. Vous savez comment j'ai rencontré Séraphita, quelle impression me fit son regard et sa voix; enfin comment je fus admis chez elle

qui ne veut recevoir personne, Dès le premier jour, je revins ici pour vous demander des renseignemens sur cette créature mystérieuse. Là commença pour moi cette série d'enchantemens...

— D'enchantemens! s'écria le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable [qui lui servait de crachoir. Existe-t-il des enchantemens?

— Certes, vous qui lisez en ce moment si consciencieusement le livre des INCANTATIONS de Jean Wier, vous comprendrez l'explication que je puis vous donner de mes sensations, reprit aussitôt Wilfrid. Si l'on étudie attentivement la nature dans ses grandes révolutions comme dans ses plus petites œuvres, il est impossible de ne pas reconnaître l'impossibilité d'un enchantement, en donnant à ce mot sa véritable signification. L'homme ne crée pas de forces, il emploie la seule qui existe, et qui les résume toutes,

le mouvement, souffle incompréhensible du souverain fabricant des mondes. Les espèces sont trop bien séparées pour que la main humaine puisse les confondre; et le seul miracle dont elle était capable n'est accompli dans le combinaison de deux substances ennemies. Encore la poudre est-elle germaine de la foudre ! Quant à faire surgir une création soudaine ? toute création exige le temps, et le temps n'avance, ni ne recule sous le doigt. Ainsi, en dehors de nous, la nature plastique obéit à des lois dont aucune main d'homme n'intervertira ni l'ordre ni l'exercice. Mais, après avoir ainsi fait la part de la Matière, il serait déraisonnable de ne plus reconnaître en nous l'existence d'un monstrueux pouvoir dont les effets sont tellement incalculables que les générations suivantes ne les ont pas encore parfaitement élucidés. Je ne vous parle pas de la faculté de se dématérialiser et de contraindre la nature à

se renfermer dans le Verbe, acte gigantesque auquel le vulgaire ne réfléchit pas plus qu'il ne songe au mouvement; mais qui a conduit les théosophes indiens à expliquer la création par un verbe auxquels ils ont donné la puissance inverse. La plus petite portion de leur nourriture, un grain de riz d'où sort une création, et dans lequel cette création se résume alternativement, leur offrait une si pure image du verbe créateur et du verbe abstracteur, qu'il était bien simple d'appliquer ce système à la production des mondes. La plupart des hommes devaient se contenter du grain de riz semé dans le premier verset de toutes les Genèses. Saint Jean, disant que le Verbe était en Dieu, n'a fait que compliquer la difficulté. Mais la granification, la germination et la floraison de nos idées est peu de chose, si nous comparons cette propriété, partagée entre beaucoup d'hommes, à la faculté tout anormale de

communiquer à cette propriété des forces plus ou moins actives par je ne sais quelle concentration, de la porter à une troisième, à une neuvième, à une vingt-septième puissance, de la faire mordre ainsi sur des masses, et d'obtenir des résultats magiques en condensant les effets de la nature. Or je nomme des enchantemens, ces exorbitantes actions jouées entre deux membranes sur la toile de notre cerveau. Il se rencontre, dans la nature inexplorée et nommée le Monde Spirituel, des êtres humains qui sont armés de ces facultés inouïes, comparables à la terrible puissance que possèdent les gaz, les acides ou les sels dans le monde physique, et qui se combinent avec d'autres êtres, les pénètrent comme cause active, produisent en eux des sortilèges contre lesquels ces pauvres ilotes sont sans défense. Il les enchantent, les dominant, les réduisent à un horrible vasselage, et font peser sur eux les

magnificences et le sceptre d'une nature supérieure, en agissant tantôt à la manière de la torpille qui électrise et engourdit le pêcheur ; tantôt comme une dose de phosphore qui exalte la vie, en accélère la projection ; tantôt comme l'opium qui endort la nature corporelle, dégage l'esprit de ses liens, le laisse voltiger sur le monde, le lui montre à travers un prisme, et lui en extrait la pâture qui lui plaît le plus ; tantôt enfin comme la catalepsie qui annule toutes les facultés au profit d'une seule vision. Les miracles, les enchantemens, les incantations, les sortilèges, enfin les actes, improprement appelés surnaturels, ne sont possibles et ne peuvent s'expliquer que par le despotisme avec lequel un Esprit nous contraint à subir les effets d'une optique mystérieuse qui grandit, rapetisse, exalte la création, la fait mouvoir en nous à son gré, nous la défigure ou nous l'embellit, nous ravit au ciel.

ou nous plonge en enfer, les deux termes par lesquels s'expriment l'extrême plaisir et l'extrême douleur. Ces phénomènes sont en nous et non au dehors. L'Être que nous nommons Séraphita me semble un de ces rares et terribles démons auxquels il est donné d'êtreindre les hommes, de presser la nature et d'entrer en partage avec l'occulte pouvoir de Dieu. Le cours de ses enchantemens a commencé chez moi par le silence qui m'était imposé. Chaque fois que j'osais vouloir vous interroger sur elle, il me semblait que j'allais révéler un secret dont je devais être l'incorruptible gardien; chaque fois que j'ai voulu vous questionner, un sceau brûlant s'est posé sur mes lèvres, et j'étais le ministre involontaire de cette mystérieuse défense. Vous me voyez ici, pour la centième fois, abattu, brisé, pour avoir été jouer avec le monde hallucinateur que porte en elle cette jeune fille douce et

faite, faite, votre dévoué, mais pour moi la astro-
 gicienne la plus digne. Oui, elle est pour moi
 comme une sorcière qui, dans sa main droite,
 porte un appareil invisible pour agiter le
 globe, et dans sa main gauche la foudre pour
 tout dissoudre à son gré. Enfin je ne sais plus
 regarder son front, il est d'une insupporta-
 ble clarté. Je cède trop inhabilement de-
 puis quelques jours les abîmes de la folie,
 pour ne pas parler. Je saisis donc le moment
 où j'ai le courage de résister à ce monstre
 qui m'entraîne après lui, sans me demander
 si je puis suivre son vol. Qui est-elle? L'a-
 vez-vous vue jeune? Est-elle née jamais, a-
 t-elle eu des parens? Est-elle enfantée par
 la conjonction de la glace et du soleil, elle
 glace et brûle? Elle se montre et se retire
 comme une vérité jalouse! elle m'attire et
 me repousse! elle me donne tour à tour la
 vie et la mort, je l'aime et je déteste. Je ne puis

plus vivre ainsi, je veux être tout à fait ou dans le ciel ou dans l'enfer.

Gardant d'une main sa pipe toute chargée, et de l'autre le couvercle sans le remettre, M. Becker écoutait Wilfrid d'un air mystérieux, en regardant par instans sa fille qui paraissait comprendre ce langage, en harmonie avec l'être qui l'inspirait. Wilfrid était beau comme Hamlet résistant à l'ombre de son père, et avec laquelle il converse en la voyant se dresser pour lui seul, au milieu des vivans.

— Ceci ressemble fort au discours d'un homme amoureux, dit naïvement le bon pasteur.

— Amoureux ! reprit Wilfrid, oui, selon les idées vulgaires. Mais, mon cher monsieur Becker, aucun mot ne peut exprimer la frénésie avec laquelle je me précipite vers cette sauvage créature.

— Vous l'aimez donc ? dit Minna d'un ton de reproche.

— Mademoiselle, j'éprouve des tremblemens si singuliers quand je la vois, et de si profondes tristesses quand je ne la vois plus, que, chez tout homme, de telles émotions annonceraient l'amour ; mais ce sentiment rapproche ardemment les êtres, tandis que, toujours entre elle et moi, s'ouvre je ne sais quel abîme dont je sens le froid quand je suis en sa présence, et dont je n'ai plus la conscience quand je suis loin d'elle. Je la quitte toujours plus désolé, je reviens toujours avec plus d'ardeur comme les savans qui cherchent un secret, et que la nature repousse ; comme le peintre qui veut mettre la vie sur une toile, et se brise avec toutes les ressources de l'art dans cette vaine tentative.

— Monsieur, répondit naïvement la jeune fille, tout cela me paraît bien juste.

— Comment pouvez-vous le savoir, Minna? demanda le vieillard.

— Ah! mon père, si vous aviez été ce matin avec nous sur les bancs du Falberg, et que vous l'eussiez vu priant, nous ne nous ferions pas cette question! Vous seriez, comme M. Wilford, quand il l'a aperçut pour la première fois dans notre temple. C'est le Génie de la Prière.

Ces derniers mots furent suivis d'un moment de silence.

— Ah! certes, reprit Wilford, celle-ci n'a rien de commun avec les créatures qui s'agitent dans les trous de ce globe.

— Sur le Falberg! s'écria le vieux pasteur. Comment avez-vous fait pour y parvenir?

— Je n'en sais rien, répondit Minna. Ma course est maintenant pour moi comme un rêve dont on se souvient! Je n'y obtiendrais peut-être point, mais ne témoignage matériel!

elle tira la fleur de son corsage et la montra. Tous trois restèrent les yeux attachés sur la jolie saxifrage encore fraîche, qui, bien éclairée par les lampes, brilla dans le nuage de fumée comme une autre lumière.

— Voilà qui est sur naturel, dit le vieillard en voyant une fleur éclore en hiver.

— Un abîme, fit Wilfrid exalté par le parfum.

— Cette fleur me donne le vertige ! s'écria Minna. Je crois encore entendre sa parole qui est la musique de la pensée, comme je vois encore la lumière de son regard qui est l'amour.

— De grâce, mon cher monsieur Becker, dites-moi la vie de Séraphita, énigmatique fleur humaine dont cette touffe mystérieuse semble être l'image.

— Mon cher hôte, répondit le vieillard en lâchant une bouffée de tabac, pour vous expliquer la naissance de cette créature, il

est nécessaire de vous débrouiller les nuages de la plus obscure de toutes les doctrines chrétiennes; mais il n'est pas facile d'être clair en parlant de la plus incompréhensible des révélations, dernier éclat de la foi qui ait, dit-on, rayonné sur notre tas de boue. Connaissez-vous SWEDENBORG?

— De nom seulement; mais de lui, de ses livres, de sa religion, je ne sais rien.

— Hé bien! je vais vous raconter SWE-
DENBORG en entier.

SERAPHÎTA — SÉRAPHÎTÛS.

Après une pause pendant laquelle le pasteur parut recueillir ses souvenirs, il reprit en ces termes :

— Emmanuel de SWEDENBORG est né à Upsal, en Suède, dans le mois de janvier 1688, suivant quelques auteurs; en 1689, suivant son épitaphe; son père était évêque de Skara; il vécut quatre-vingt-cinq années, sa mort étant arrivée à Londres

le 29 mars 1772. Je me sers de cette expression pour exprimer un simple changement d'état. Selon ses disciples, SWEDENBORG aurait été vu à Jarvis et à Paris postérieurement à cette date.

— Permettez, mon cher monsieur Wilfrid, dit M. Becker en faisant un geste pour prévenir toute interruption, je raconte des faits sans les affirmer, sans les nier. Écoutez, et après, vous penserez de tout ceci ce que vous voudrez. Je vous préviendrai lorsque je jugerai, critiquerai, discuterai les doctrines, afin de constater ma neutralité intelligente entre la raison et LUI!

La vie d'Emmanuel SWEDENBORG fut scindée en deux parts, reprit le pasteur. De 1688 à 1745, le baron Emmanuel de SWEDENBORG apparut dans le monde comme un homme du plus vaste savoir, estimé, chéri pour ses vertus, toujours irréprochable, constamment utile. Tout en remplissant de hautes

fonctions en Suède, il a publié de 1709 à 1740, sur la minéralogie, la physique, les mathématiques et l'astronomie, des livres nombreux et solides qui ont éclairé le monde savant. Il a inventé la méthode de bâtir des bassins propres à recevoir les vaisseaux ; il a écrit sur les questions les plus importantes, depuis la hauteur des marées jusqu'à la position de la terre ; il a trouvé tout à la fois les moyens de construire de meilleures écluses pour les canaux, et des procédés plus simples pour l'extraction des métaux ; enfin, il ne s'est pas occupé d'une science sans lui faire faire un progrès. Il étudia pendant sa jeunesse les langues hébraïque, grecque, latine, et les langues orientales dont la connaissance lui devint si familière, que plusieurs professeurs célèbres l'ont consulté souvent, et qu'il put reconnaître dans la Tartarie les vestiges du plus ancien livre de la Parole, nommé LES GUERRES DE JÉHOVAH, et LES

ÉNONCÉS dont il est parlé par Moïse dans les NOMBRES (XXI, 14, 15, 27 — 30); par Josué, par Jérémie et par Samuel. LES GUERRES DE JEHOVAH seraient la partie historique, et LES ÉNONCÉS la partie prophétique de ce livre antérieur à la GENÈSE. SWEDENBORG a même affirmé que le JASCHAR, ou le LIVRE DU JUSTE, mentionné par Josué, existait dans la Tartarie-Orientale, avec le culte des Correspondances. Un Français a, dit-on, récemment justifié les prévisions de SWEDENBORG, en annonçant avoir trouvé à Bagdad plusieurs parties de la Bible inconnues en Europe. Lors de la discussion presque européenne que souleva le magnétisme animal à Paris, et à laquelle presque tous les savans prirent une part active, en 1785, M. le marquis de Thomé vengea la mémoire de SWEDENBORG en relevant des assertions échappées aux commissaires nommés par le roi de France pour examiner le magnétisme. Ces

messieurs prétendaient qu'il n'existait aucune théorie de l'aimant, tandis que SWEDENBORG s'en était occupé dès l'an 1720. M. de Thomé saisit cette occasion pour démontrer les causes de l'oubli dans lequel les hommes les plus célèbres laissaient le savant Suédois afin de pouvoir fouiller ses trésors et s'en aider pour leurs travaux. « Quelques uns des plus illustres, dit M. de Thomé en faisant allusion à la THÉORIE DE LA TERRE par Buffon, ont la faiblesse de se parer des plumes du paon sans lui en faire hommage. » Enfin, il prouva par des citations victorieuses, tirées des œuvres encyclopédiques de SWEDENBORG, que ce grand prophète avait devancé de plusieurs siècles la marche lente des sciences humaines. Il suffit, en effet, de lire ses œuvres philosophiques et minéralogiques, pour en être convaincu. Dans tel passage, il se fait le précurseur de la chimie actuelle, en annon-

çant que les productions de la nature organisée sont toutes décomposables, et que l'eau, l'air, le feu, *ne sont pas des éléments*; dans tel autre, il va par quelques mots au fond des mystères magnétiques dont il ravit ainsi la première connaissance à Mesmer. — Enfin, voici de lui, dit M. Becker en montrant une longue planche attachée entre le poêle et la croisée, sur laquelle étaient des livres de toutes grandeurs, voici dix-sept ouvrages différens, dont un seul, ses *Œuvres Philosophiques et Minéralogiques*, publiées en 1734, ont trois volumes in-folio. Ces productions, qui attestent les connaissances positives de SWEDENBORG, m'ont été données par M. Séraphitus, son cousin, père de Séraphita.

En 1740, SWEDENBORG tomba dans un silence absolu, d'où il ne sortit que pour quitter ses occupations temporelles, et penser exclusivement au monde spirituel. Il

reçut les premiers ordres du ciel en 1745. Voici comment il a raconté sa vocation : Un soir, à Londres, après avoir dîné de grand appétit, un brouillard épais se répandit dans sa chambre. Quand les ténèbres se dissipèrent, une créature qui avait pris la forme humaine se leva du coin de sa chambre et lui dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant*. Il fit une diète absolue. La nuit suivante le même homme vint, rayonnant de lumière, et lui dit : *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire*. La vision dura peu de momens. LE SEIGNEUR était, disait-il, vêtu de pourpre. Pendant cette nuit, les yeux de son homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel, dans le monde des Esprits et dans les Enfers ; trois sphères différentes où il rencontra des personnes de

sa connaissance , dont les unes avaient péri dans leur forme humaine depuis long-temps , les autres depuis peu. Dès ce moment, SWEDENBORG a constamment vécu de la vie des Esprits , et resta dans ce monde comme Envoyé de Dieu. Si sa mission lui fut contestée par les incrédules , sa conduite fut évidemment celle d'un être supérieur à l'humanité. D'abord , quoique borné par sa fortune au strict nécessaire , il a donné des sommes immenses , et notoirement relevé , dans plusieurs villes de commerce , de grandes maisons tombées ou qui allaient faillir. Aucun de ceux qui firent un appel à sa générosité ne s'en alla sans être aussitôt satisfait. Un Anglais incrédule s'est mis à sa poursuite , l'a rencontré dans Paris et a raconté que chez lui les portes restaient constamment ouvertes. Un jour , son domestique s'étant plaint de cette négligence , qui l'exposait à être soupçonné des vols dont il serait immanquable-

ment victime : — Qu'il soit tranquille, dit SWEDENBORG en souriant, je lui pardonne sa défiance, il ne voit pas le gardien qui veille à ma porte. En effet, jamais, en quelque pays qu'il habitât, il ne ferma ses portes, et rien ne fut perdu chez lui. A Gothenbourg, ville située à soixante milles de Stockholm, il annonça trois jours avant l'arrivée du courrier l'heure précise de l'incendie qui ravageait Stokholm, en faisant observer que sa maison n'était pas brûlée; ce qui était vrai. La reine de Suède dit à Berlin au roi son frère, qu'une de ses dames étant assignée pour payer une somme qu'elle savait avoir été rendue par son mari avant qu'il mourût, mais n'en trouvant pas la quittance, alla chez SWEDENBORG et le pria de demander à son mari où pouvait être la preuve du paiement. Le lendemain, SWEDENBORG lui indiqua l'endroit où était la quittance; mais comme, suivant le

Désir de cette dame, il avait prié le défunt de lui apparaître, celle-ci vit en songe son mari vêtu de la robe de chambre qu'il portait avant de mourir, il lui montra la quit-
tance dans l'endroit désigné par **SWEDEN-
BORG**, et où elle était effectivement cachée.
Un jour, en s'embarquant à Londres dans le navire du capitaine Dixon, il entendit une dame qui demandait si l'on avait fait beaucoup de provisions : — Il n'en faut pas tant, répondit-il, dans huit jours, à deux heures, nous serons dans le port de Stockholm. Ce qui arriva. L'état de vision dans lequel **SWE-
DENBORG** se mettait à son gré, relativement aux choses de la terre, et qui étonna tous ceux qui l'approchèrent par des effets merveilleux, n'était qu'une faible application de sa faculté de voir les cieux. Parmi ces visions, celles où il raconte ses voyages dans les **TERRES ASTRALES**, ne sont pas les moins curieuses, et ses descriptions doivent néces-

seraient surprendre par la naïveté des détails. Un homme dont l'immense portée scientifique est incontestable, qui réunissait en lui la conception, la volonté, l'imagination, aurait certes inventé mieux, s'il eût inventé. La littérature fantastique des Orientaux n'offre d'ailleurs rien qui puisse donner une idée de cette œuvre étourdissante et pleine de poésies en germe, et il est permis de comparer une œuvre de croyance aux œuvres de la fantaisie arabe. L'enlèvement de SWEDENBORG par l'ange qui lui servit de guide dans son premier voyage est d'une sublimité qui dépasse, de toute la distance que Dieu a mise entre la terre et le soleil, celle des épopées de Klopstock, de Milton, du Tasse et de Dante. Cette partie, qui sert de début à son ouvrage sur les TERRES ASTRALES, n'a jamais été publiée; elle appartient aux traditions orales laissées par SWEDENBORG aux trois disciples qui étaient au plus près de son cœur.

M. Silverichm la possède écrite. M. Séraphitus a voulu m'en parler quelquefois ; mais le souvenir de la parole de son cousin était si brûlant, qu'il s'arrêtait aux premiers mots et tombait dans une rêverie d'où rien ne le pouvait tirer. Le discours par lequel l'Ange prouve à SWEDENBORG que ces corps ne sont pas faits pour être errans et déserts, écrase, me disait le baron, toutes les sciences humaines, sous le grandiose d'une logique divine. Selon lui, les habitans de Jupiter ne cultivent point les sciences qu'ils nomment des ombres ; ceux de Mercure détestent l'expression des idées par la parole qui leur semble trop matérielle, ils ont un langage oculaire ; ceux de Saturne sont continuellement tentés par de mauvais esprits ; ceux de la Lune sont petits comme des enfans de six ans, leur voix part de l'abdomen, et ils rampent ; ceux de Vénus sont d'une taille gigantesque, mais stupides, et

vivent de brigandages ; néanmoins une partie de cette planète a des habitans d'une grande douceur qui vivent dans l'amour du bien. Enfin, SWEDENBORG décrit les mœurs des peuples attachés à ces globes , et traduit le sens général de leur existence par rapport à l'univers , en des termes si précis ; il donne des explications qui concordent si bien aux effets de leurs révolutions apparentes dans le système général du monde , que , peut-être un jour , les savans viendront-ils s'abreuver à ces sources lumineuses. Voici , dit M. Becker après avoir pris un livre en Pouvrant à l'endroit marqué par le signet , voici par quelles paroles il a terminé cette œuvre : « Si l'on doute que
« j'aie été transporté dans un grand nombre
« de terres astrales , qu'on se rappelle mes
« observations sur les distances dans l'autre
« vie ; elles n'existent que relativement à l'état externe de l'homme ; or , ayant été dis-

« posé intérieurement contre les Esprits dé-
 « geliques de ses lettres, j'ai pu les connaître :
 Les circonstances auxquelles nous avons
 dû de posséder dans ce canton le baron Sé-
 raphin , cousin bien-aimé de SWEDEN-
 BORG , ne m'ont laissé étranger à aucun
 événement de cette vie extraordinaire. Il
 fut accusé dernièrement d'impudence dans
 quelques papiers publics de l'Europe , qui
 rapportèrent la fait suivant , d'après une let-
 tre du chevalier Beylon. SWEDENBORG
 disait , instruit par des sérateurs de
 la correspondance secrète de la fero-
 ceine de Suède avec le prince de Brusse,
 son frère, en révéla les mystères à cette
 princesse , et la laissa croire qu'il en
 avait été instruit par des moyens sur-
 naturels. Un homme digne de foi, M. Chan-
 les-Léonhard de Stahlhammer, capitaine
 dans la garde royale, et chevalier de l'épée,
 a répondu par une lettre à cette calomnie. »

L'auteur chercha dans le tiroir de son table, parmi quelques papiers, finit par y trouver une gantte, et la tendit à Wilfah qui lut à haute voix la lettre suivante :

« Stockholm, 13 mai 1788.

« J'ai lu avec étonnement la lettre qui rapporte l'entretien qu'a eu le fameux Swedenborg avec la reine Louise-Ulrique; les circonstances en sont tout à fait fausses, et j'espère que l'auteur me pardonnera si, par un récit fidèle qui peut être attesté par plusieurs personnes de distinction qui étaient présentes, et qui sont encore en vie, je lui montre combien il s'est trompé. En 1758, peu de temps après la mort du prince de Brusse, Swedenborg vint à la cour; il avait coutume de s'y trouver régulièrement. A peine eut-il été aperçu de la reine, qu'elle lui dit : « A propos, monsieur l'assesseur, avez-vous vu mon frère? » Swedenborg ré-

pondit que non , et la reine lui répliqua : « Si vous le rencontrez , saluez-le de ma part. » En disant cela , elle n'avait d'autre intention que de plaisanter , et ne pensait nullement à lui demander la moindre instruction touchant son frère. Huit jours après , et non pas vingt-quatre jours après , ni dans une audience particulière , Swedenborg vint de nouveau à la cour , mais de si bonne heure , que la reine n'avait pas encore quitté son appartement , appelé la **Chambre-Blanche** , où elle causait avec ses dames d'honneur et d'autres femmes de la cour. Swedenborg n'attend point que la reine sorte , il entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine , frappée d'étonnement , se trouva mal , et eut besoin de quelque temps pour se remettre. Revenue à elle-même , elle dit aux personnes qui l'entouraient : « Il n'y a que Dieu et mon frère qui puissent savoir ce qu'il

vient de me dire ! » Elle avoua qu'il lui avait parlé de sa dernière correspondance avec ce prince , dont le sujet n'était connu que d'eux seuls. Je ne puis expliquer comment Swedenborg eut connaissance de ce secret ; mais ce que je puis assurer sur mon honneur , c'est que ni le comte H...; , comme le dit l'auteur de la lettre , ni personne , n'a intercepté ou lu les lettres de la reine. Le sénat d'alors lui permettait d'écrire à son frère dans la plus grande sécurité , et regardait cette correspondance comme très indifférente à l'état. Il est évident que l'auteur de la susdite lettre n'a pas du tout connu le caractère du comte H..... Ce seigneur respectable , qui a rendu les services les plus importans à sa patrie , réunit aux talens de l'esprit les qualités du cœur , et son âge avancé n'affaiblit point en lui ces dons précieux. Il joignit toujours , pendant toute son administration , la politique la plus éclairée.

rés à la plus scrupuleuse intégrité, et se
 déclara l'ennemi des intrigues secrètes et des
 menées sourdes, qu'il regardait comme des
 moyens indignes pour arriver à son but.
 L'auteur n'a pas mieux connu l'assesseur
 Swedenborg. La seule faiblesse de cet homme,
 vraiment honnête; était de croire aux appa-
 ritions des esprits; mais je l'ai connu pendant
 très long-temps, et je puis assurer qu'il était
 aussi persuadé de parler et de converser avec
 des esprits, que je le suis, moi, dans ce mo-
 ment, d'écrire ceci. Comme citoyen et comme
 ami, c'était l'homme le plus intègre, ayant
 en horreur l'imposture, et méant une vie
 exemplaire. L'explication qu'a voulu donner
 de ce fait le chevalier Beylon est, par consé-
 quent, destituée de fondement; et la visite
 faite pendant la nuit à SWEDENBORG, par
 les comtes H... et T..., est entièrement con-
 trouvée. Au reste, l'auteur de la lettre peut
 être assuré que je ne suis rien moins que ses-

tateur de SWEDENBORG ; l'amour seul de la vérité m'a engagé à rendre avec fidélité un fait qu'on a si souvent rapporté avec des détails entièrement faux, et j'affirme ce que je viens d'écrire, en apposant la signature de mon nom. »

— Les témoignages que SWEDENBORG a donné de sa mission aux familles de Suède et de Prusse ont sans doute fondé la croyance dans laquelle vivent plusieurs personnages de ces deux cours, reprit M. Becker en remettant la gazette dans son tiroir. — Néanmoins, dit-il en continuant, je ne vous dirai pas tous les faits de sa vie matérielle et visible ; ses mœurs s'opposaient à ce qu'ils fussent exactement connus. Il vivait caché, sans vouloir s'enrichir ou parvenir à la célébrité. Il se distinguait même par une sorte de répugnance à faire des prosélytes, s'ouvrait à peu de personnes, et ne communiquait ses dons extérieurs qu'à celles en qui écla-

taient la foi, la sagesse et l'amour. Il savait reconnaître par un seul regard l'état de l'âme de ceux qui l'approchaient, et changeait en Voyans ceux qu'il voulait toucher de sa parole intérieure. Ses disciples ne lui ont, depuis l'année 1745, jamais rien vu faire par aucun motif humain. Une seule personne, un prêtre suédois, nommé Matthésius, l'accusa de folie. Par un hasard extraordinaire, ce Matthésius, ennemi de SWEDENBORG et de ses écrits, devint fou peu de temps après, et vivait encore il y a quelques années à Stockholm avec une pension accordée par le roi de Suède. L'éloge de SWEDENBORG a d'ailleurs été composé avec un soin minutieux, quant aux événemens de sa vie; et prononcé, dans la grande salle de l'Académie royale des sciences, à Stockholm, par M. de Sandel, conseiller au collège des Mines, en 1786. Enfin une déclaration reçue par le lord-maire, à Londres, constate les moindres

détails de la dernière maladie et de la mort de SWEDENBORG, qui fut alors assisté par M. Férélius, ecclésiastique suédois de la plus haute distinction. Les personnes comparues attestent que, loin d'avoir démenti ses écrits, SWEDENBORG en a constamment attesté la vérité, — « Dans cent ans, dit-il à M. Férélius, ma doctrine régira l'ÉGLISE. » Il a prédit fort exactement le jour et l'heure de sa mort. Le jour même, le dimanche 29 mars 1772, il demanda l'heure. — Cinq heures, lui répondit-on. — Voilà qui est fini, dit-il, Dieu vous bénisse ! Puis, dix minutes après, il expira de la manière la plus tranquille en poussant un léger soupir. La simplicité, la médiocrité, la solitude, furent donc les traits de sa vie. Quand il avait achevé l'un de ses traités, il s'embarquait pour aller l'imprimer à Londres ou en Hollande, et n'en parlait jamais. Il publia successivement ainsi vingt-sept traités différens,

tous écrits, dit-il, sous la dictée des anges. Que ce soit ou non, peu d'hommes sont assez forts pour en soutenir les flammes orales. Les voici tous, dit M. Becker en montrant une seconde planche sur laquelle étaient une soixantaine de volumes. Les sept traités où l'esprit de Dieu jette ses plus vives lueurs, sont : LES DÉLICÉS DE L'AMOUR CONJUGAL, — LE CIEL ET L'ENFER, — L'APOCALYPSE RÉVÉLÉE, — L'EXPOSITION DU SENS INTERNE, — L'AMOUR DIVIN, — LE VRAI CHRISTIANISME, — LA BAGASSE ANGÉLIQUE DE L'OMNIPOTENCE, OMNISCIENCE, OMNIPRÉSENCE DE CEUX QUI PARTAGENT L'ÉTERNITÉ, L'IMMENSITÉ DE DIEU. Son explication de l'Apocalypse commence par ces paroles, dit M. Becker en prenant et ouvrant le premier volume qui se trouvait près de lui : « *Ici, je n'ai rien mis du mien, j'ai parlé d'après le Seigneur qui avait dit par le même ange à Jean : Tu ne* ~~SEULTRAS PAS LES PAROLES DE CETTE PROPHÉTIE.~~ (Apocalypse, 22. 10.) »

— Mon cher monsieur, dit M. Becker en regardant Wilfrid, j'ai souvent tremblé de tous mes membres pendant les nuits d'hiver, en lisant ces œuvres terribles, où cet homme déclare avec une parfaite innocence les plus grandes merveilles. « J'ai vu, dit-il, les cieux et les anges. L'homme spirituel voit l'homme spirituel beaucoup mieux que l'homme terrestre ne voit l'homme terrestre. En décrivant les merveilles des cieux, et au-dessous des cieux, j'obéis à l'ordre que le Seigneur m'a donné de le faire. On est le maître de ne pas me croire, je ne puis mettre les autres dans l'état où Dieu m'a mis ; il ne dépend pas de moi de les faire converser avec les anges, ni d'opérer le miracle de la disposition expresse de leur entendement. Ils sont eux-mêmes les seuls instrumens de leur exaltation angélique. Voici vingt-huit ans que je suis dans le monde spirituel avec les anges, et sur la terre avec

« les hommes ; car il a plu au Seigneur de
 « m'ouvrir les yeux de l'Esprit, comme il
 « les ouvrit à Paul , à Daniel et à Élisée. »
 Néanmoins , certaines personnes ont des
 visions du monde spirituel par le détache-
 ment complet que le somnambulisme opère
 entre leur forme extérieure et leur homme
 intérieur. *Dans cet état* , dit SWEDEN-
 BORG en son traité DE LA SAGESSE ANGÉLIQUE
 (n° 257), *l'homme peut être élevé jus-*
ques dans la lumière céleste, parce que
les sens corporels étant abolis , l'in-
fluence du ciel agit sans obstacle sur
l'homme intérieur. Beaucoup de gens ,
 qui ne doutent point que SWEDENBORG
 n'ait eu des révélations célestes , pensent
 néanmoins que tous ses écrits ne sont pas
 également empreints de l'inspiration divine.
 D'autres exigent une adhésion absolue à
 tout SWEDENBORG, en admettant qu'il s'y
 rencontre des obscurités ; mais ils croient que

le prophète n'a pu, par suite de l'imperfection du langage terrestre, exprimer ses visions spirituelles, et que ses obscurités disparaissent dans l'entendement de ceux que la foi a régénérés ; car, suivant l'admirable expression de l'un de ses disciples, *la chair est une génération extérieure*. Pour les poètes et les écrivains, son merveilleux est immense ; pour les Voyans, tout en est d'une réalité pure. Ses descriptions ont été pour quelques chrétiens des sujets de scandale. Certains critiques ont ridiculisé la substance céleste de ses temples, de ses palais d'or, de ses villa superbes où s'ébattent les anges ; d'autres se sont moqués de ses bosquets d'arbres mystérieux, de ses jardins où les fleurs parlent, où l'air est blanc, où les pierreries mystiques, la sardoine, l'escarboucle, la chrysolite, la chrysoprase, la cyanée, la chalcédoine, le béryl, l'URIM et le THUMIM sont doués de mouvement, expriment des vérités célestes, et qu'on peut in-

terroger, car elles répondent par des variations de lumière (VRAIE RELIGION, 219) ; beaucoup de bons esprits n'admettent pas ces mondes où les couleurs font entendre de délicieux concerts, où les paroles flamboient, où le Verbe s'écrit en corniches (VRAIE RELIGION, 278,). Même dans le Nord, quelques écrivains ont ri de ses portes de perles, des diamans qui tapissent et meublent les maisons de sa Jérusalem où les moindres ustensiles sont faits des substances les plus rares sur notre globe. « Mais, disent ses disciples, parce que tous ces objets sont clair-semés dans ce monde, est-ce une raison pour qu'ils ne soient pas abondans en l'autre ? Sur la terre, ils sont d'une substance terrestre, tandis que dans les cieux, ils sont sous les apparences célestes et relatives à l'état d'ange. » SWEDENBORG a d'ailleurs répété à ce sujet ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST : *Je vous enseigne en moi sur-*

vant des paroles terrestres, et vous ne m'entendez pas; si je parlais le langage du ciel, comment pourriez-vous me comprendre? (Jean, 3-12.) — Monsieur, moi, j'ai lu SWEDENBORG en entier, reprit M. Becker en laissant échapper un geste emphatique. Je le dis avec orgueil, puisque j'ai gardé ma raison. En le lisant, il faut ou perdre le sens ou devenir un Voyant. Quoique j'aie résisté à ces deux folies, j'ai souvent éprouvé des ravissemens inconnus, des saissemens profonds, des joies intérieures que donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. Tout ici-bas semble petit quand l'ame parcourt les pages dévorantes de ces Traités. Il est impossible de ne pas être frappé d'étonnement en songeant que, dans l'espace de trente ans, cet homme a publié sur les vérités du Monde Spirituel vingt-cinq volumes in-quarto, écrits en latin, dont le moindre a cinq cents

pages, et qui sont tous imprimés en petits caractères. Il en a laissé, dit-on, vingt autres à Londres, déposés à son neveu, M. Silverichm, ancien aumônier du roi de Suède. Certes, l'homme qui, de vingt à soixante ans, s'était presque épuisé par la publication d'une sorte d'encyclopédie, a dû recevoir des secours surnaturels pour composer ces prodigieux traités, à l'âge où les forces de l'homme commencent à s'éteindre. Dans ces écrits, il se trouve des milliers de propositions numérotées, dont aucune ne se contredit. Partout, l'exactitude, la méthode, la présence d'esprit, éclatent et découlent d'un même fait, l'existence des anges. SA VRAIE RELIGION, où se résume tout son dogme, œuvre vigoureuse de lumière, a été conçue, exécutée à quatre-vingt-trois ans. Enfin, son ubiquité, son omniscience n'est démentie par aucun de ses critiques, ni par ses ennemis. Néanmoins, quand je me suis abreuvé à ce tor-

rent de lueurs célestes , Dieu ne m'a pas ouvert les yeux intérieurs et j'ai jugé ces écrits avec la raison d'un homme non régénéré. J'ai donc souvent trouvé que l'INSPIRÉ SWEDENBORG avait dû parfois mal entendre les anges. J'ai ri de plusieurs visions auxquelles j'aurais dû, suivant les Voyans, croire avec admiration. Je n'ai conçu ni l'écriture corniculaire des anges, ni leurs ceintures dont l'or est plus ou moins faible. Si, par exemple, cette phrase: **IL EST DES ANGES SOLITAIRES**, m'a singulièrement attendri d'abord; par réflexion, je n'ai pas accordé cette solitude avec leurs mariages. Je n'ai pas compris pourquoi la Vierge Marie conserve, dans le ciel, des habillemens de satin blanc. J'ai osé me demander pourquoi les gigantesques démons Enakim et Héphilim venaient toujours combattre les chérubins dans les champs apocalyptiques d'Armageddon. J'ignore comment les Satans peuvent encore discuter avec

les anges. M. le baron Séraphittüs m'objectait que ces détails concernaient les anges qui demeuraient sur la terre sous forme humaine. Souvent les visions du prophète suédois sont barbouillées de figures grotesques. Un de ses MÉMORABLES, nom qu'il leur a donné, commence par ces paroles : — « Je vis des esprits rassemblés, ils avaient des chapeaux sur leur tête. » Dans un autre Mémoire, il reçoit du ciel un petit papier sur lequel il vit, dit-il, les lettres dont se servaient les peuples primitifs, et qui étaient composées de lignes courbes, avec de petits anneaux qui se portaient en haut. Pour mieux attester sa communication avec les cieux, j'aurai voulu qu'il déposât ce petit papier à l'Académie royale des sciences de Suède. Enfin peut-être ai-je tort, peut-être les absurdités matérielles semées dans ses ouvrages ont-elles des significations spirituelles. Autrement comment admettre la croissante in-

fluence de sa religion? Son ÉGLISE compte aujourd'hui plus de sept cent mille fidèles, tant aux États-Unis d'Amérique, où différentes sectes s'y agrègent en masse, qu'en Angleterre, où sept mille Swedenborgistes se trouvent dans la seule ville de Manchester. Des hommes aussi distingués par leurs connaissances que par leur rang dans le monde, soit en Allemagne, soit en Prusse et dans le Nord, ont publiquement adopté les croyances de SWEDENBORG, plus consolantes d'ailleurs que ne le sont celles des autres communions chrétiennes. Maintenant je voudrais bien pouvoir vous expliquer en quelques paroles succinctes les points capitaux de la doctrine que SWEDENBORG a établie pour son Église; mais cet abrégé, fait de mémoire, serait nécessairement fautif. Je ne puis donc me permettre de vous parler que des Arcanes qui concernent la naissance de Séraphita.

Ici M. Becker fit une pause pendant laquelle il parut se recueillir pour rassembler ses idées, et reprit ainsi:—Après avoir mathématiquement établi que l'homme vit éternellement en des sphères, soit inférieures, soit supérieures, SWEDENBORG appelle Esprits Angéliques les êtres qui, dans ce monde, sont préparés pour le ciel, où ils se font anges. Selon lui, Dieu n'a pas créé d'anges spécialement, il n'en existe point qui n'ait été homme sur la terre; la terre est ainsi la pépinière du ciel. Les anges ne sont donc pas anges par eux-mêmes (SAG. ANG. 57); ils le deviennent par une conjonction intime avec Dieu, à laquelle Dieu ne se refuse jamais: l'essence de Dieu n'étant jamais négative, mais incessamment active. Ces Esprits Angéliques passent par trois natures d'amour, car l'homme ne peut être régénéré que successivement (VRAIE REL.). D'abord l'AMOUR DE SOI: la suprême expression de cet

amour est le génie humain dont nous admirons les œuvres. Puis l'AMOUR DU MONDE, qui produit les prophètes, les grands hommes que la Terre prend pour guides et salue du nom de divins. Enfin l'AMOUR DU CIEL, qui fait les Esprits Angéliques. Ces Esprits sont, pour ainsi dire, les fleurs de l'humanité qui s'y résume et travaille à s'y résumer. Ils doivent avoir ou l'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel ; mais ils sont toujours dans l'Amour avant d'être dans la Sagesse. Ainsi la première transformation de l'homme est l'AMOUR. Pour arriver à ce premier degré, ses existens antérieurs ont dû passer par l'Espérance et la Charité qui l'engendrent pour la Foi et la Prière. Les idées acquises par l'exercice de ces vertus se transmettent à chaque nouvelle enveloppe humaine sous laquelle se cachent les métamorphoses de l'ÊTRE INTÉRIEUR ; car rien ne se sépare, tout est nécessaire : l'Espérance ne va pas sans la Cha-

rité, la Foi ne va pas sans la Prière; les quatre faces de ce carré sont solidaires. « Faut d'une vertu, dit-il, l'Esprit Angélique est comme une perle brisée. » Chacun de ces existens est donc un cercle dans lequel s'enroulent les richesses célestes de l'état antérieur. La grande perfection des Esprits Angéliques vient de cette mystérieuse progression par laquelle rien ne se perd des qualités successivement acquises pour arriver à leur glorieuse incarnation; car à chaque transformation ils se dépouillent insensiblement de la chair et de ses erreurs. Quand il vit dans l'Amour, l'homme a quitté toutes ses passions mauvaises. L'Espérance, la Charité, la Foi, la Prière, ont vanné, suivant le mot d'Isaïe, son intérieur qui ne doit plus être pollué par aucune des affections terrestres. De là cette grande parole de saint Luc : *Faites-vous un trésor qui ne périsse pas dans les cieux.* Et celle de Jésus-Christ :

Laissez ce monde aux hommes, il est à eux ; faites-vous purs, et venez chez mon père. La seconde transformation est la Sagesse. La Sagesse est la compréhension des choses célestes auxquelles l'Esprit arrive par l'Amour. L'Esprit d'Amour a conquis la force , résultat de toutes les passions terrestres vaincues ; il aime aveuglément Dieu. Mais l'Esprit de Sagesse a l'intelligence et sait pourquoi il aime. Les ailes de l'un sont déployées et l'emportent vers Dieu, les ailes de l'autre sont repliées par la terreur que lui donne la Science : il connaît Dieu ; l'un désire incessamment le voir et s'élance vers lui, l'autre y touche et tremble. L'union qui se fait d'un Esprit d'Amour et d'un Esprit de Sagesse met la créature à l'état divin, pendant lequel son ame est FEMME, et son corps est HOMME, dernière expression humaine où l'Esprit l'emporte sur la Forme, où la Forme se débat encore contre l'Esprit

divin ; car la forme, la chair ignore, se révolte, et veut rester grossière. Cette épreuve suprême engendre des souffrances inouïes dont les cieus sont seuls témoins, et que Christ a connues dans le jardin des Oliviers. Après la mort, le premier ciel s'ouvre à cette double nature humaine purifiée. Aussi les hommes meurent-ils dans le désespoir, tandis que l'Esprit meurt dans le ravissement. Ainsi LE NATUREL état dans lequel sont les êtres non régénérés ; LE SPIRITUEL, état dans lequel sont les Esprits Angéliques ; et LE DIVIN, état dans lequel demeure l'ange avant de briser son enveloppe, sont les trois degrés de l'exister par lesquels l'homme parvient au ciel. Une pensée de SWEDENBORG vous expliquera merveilleusement la différence qui existe entre le NATUREL et le SPIRITUEL : — *Pour les hommes, dit-il, le Naturel passe dans le Spirituel, ils considèrent le monde sous ses for-*

mes visibles et le perçoivent dans une réalité propre à leurs sens. Mais pour l'Esprit Angélique, le Spirituel passe dans le Naturel, il considère le monde dans son esprit intime, et non dans sa forme. Ainsi, nos sciences humaines ne sont que l'analyse des formes. Le savant selon le monde est purement extérieur comme son savoir, son intérieur ne lui sert qu'à conserver son aptitude à l'intelligence de la vérité. L'Esprit Angélique va bien au-delà, son savoir est la pensée dont la science humaine n'est que la parole; il puise la connaissance des choses dans le Verbe, en apprenant LES CORRESPONDANCES par lesquelles les mondes concordent avec les cieux. La PAROLE de Dieu fut entièrement écrite par pures Correspondances, elle couvre un sens interne ou spirituel qui, sans la science des Correspondances, ne peut être compris. Il existe, dit SWEDENBORG,

(DOCTRINE CÉLESTE, 26) des ARCANES innombrables dans le sens interne des Correspondances. Aussi les hommes qui se sont moqués des livres où les prophètes ont recueilli la Parole, étaient-ils dans l'état d'ignorance où sont ici-bas les hommes qui ne savent rien d'une science, et se moquent des vérités de cette science. Savoir les Correspondances de la Parole avec les cieux, savoir les Correspondances qui existent entre les choses visibles et pondérables du monde terrestre et les choses invisibles et impondérables du monde spirituel, c'est avoir les cieux dans son entendement. Tous les objets des diverses créations étant émanés de Dieu, comportent nécessairement un sens caché, comme le disent ces grandes paroles d'Isaïe : *La terre est un vêtement* (Isaïe, 5, 6). Ce lien mystérieux entre les moindres parcelles de la matière et les cieux constitue ce que SWEDENBORG appelle un ARCANÉ CÉLESTE.

Aussi son traité des Arcanes Célestes, où sont expliquées les Correspondances ou significances du Naturel au Spirituel, devant donner, suivant l'expression de Jacob Boehm, *la signature de toute chose*, n'a-t-il pas moins de seize volumes et de treize mille propositions. « Cette connaissance merveilleuse des Correspondances, que la bonté de Dieu permit à SWEDENBORG d'avoir, dit un de ses disciples, est le secret de l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages. Selon ce commentateur, là tout dérive du ciel, tout rappelle au ciel; les écrits du prophète sont sublimes et clairs; il parle dans les cieux et se fait entendre sur la terre; sur une de ses phrases on ferait un volume. » Et le disciple cite celle-ci entre mille autres : *Le royaume du ciel, dit SWEDENBORG (ARCAN. CÉLES.), est le royaume des motifs. L'ACTION se produit dans le ciel, de là dans le monde;*

et par degrés dans les infiniment petits de la terre; les effets terrestres étant liés à leurs causes célestes font que tout, y est CORRESPONDANT et SIGNIFIANT. L'homme est le moyen d'union entre le Naturel et le Spirituel. Les Esprits Angéliques connaissent donc essentiellement les Correspondances qui relient au ciel chaque chose de la terre, et savent le sens intime des paroles prophétiques qui en dénoncent les révolutions. Ainsi, pour ces Esprits tout ici-bas a sa signification. La moindre fleur est une pensée, une vie qui correspond à quelque linéament du Grand-Tout dont ils ont une constante intuition. Pour eux, L'ADULTÈRE et les débauches dont parlent les Écritures et les Prophètes, souvent estropiés par de soi-disant vains, signifient l'état des âmes qui, dans ce monde, persistent à s'infecter d'affections terrestres, et continuent ainsi leur divorce avec le ciel. Les nuées signifient les voiles dont

s'enveloppe Dieu. Les flambeaux, les pains de proposition, les chevaux et les cavaliers, les prostituées, les pierreries, tout dans l'ÉCRITURE a pour eux un sens exquis et révèle l'avenir des faits terrestres dans leurs rapports avec le ciel. Tous peuvent pénétrer la vérité des ÉNONCÉS de saint Jean, que la science humaine démontre et prouve matériellement plus tard, tels que celui-ci : « gros, dit SWEDENBORG, de plusieurs sciences humaines. » *Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre étaient passés.* (AP., XXI, 1) : Ils connaissent les *festins où l'on mange la chair des rois, des hommes libres et des esclaves, et auxquels convie un ange debout dans le soleil* (APOCAL, XIX, 11 à 18). Ils voient *la femme ailée, revêtue du soleil, et l'homme toujours armé* (APOCAL.). Le cheval de l'Apocalypse est,

dit SWEDENBORG, l'image visible de l'intelligence humaine montée par la mort, car elle porte en elle son principe de destruction. Enfin, ils reconnaissent les peuples cachés sous des formes qui semblent fantastiques aux ignorans. Quand un homme est disposé à recevoir l'insufflation prophétique des Correspondances, elle réveille en lui l'esprit de la Parole; il comprend alors que les créations ne sont que des transformations; elle vivifie son intelligence, et lui donne pour les vérités une soif ardente qui ne peut s'éteindre que dans le ciel. Il conçoit, suivant le plus ou le moins de perfection de son intérieur, la puissance des Esprits Angéliques, et marche, conduit par le Désir, l'état le moins imparfait de l'homme non régénéré, vers l'Espérance qui lui ouvre le monde des Esprits, puis il arrive à la Prière qui lui donne la clef des Cieux. Quelle créature ne désirerait se rendre digne d'entrer dans la sphère des intel-

ligences qui vivent secrètement par l'Amour ou par la Sagesse ? Ici-bas , pendant leur vie , ces Esprits restent purs ; ils ne voient , ne pensent et ne parlent point comme les autres hommes . Il existe deux perceptions : l'une interne , l'autre externe ; l'Homme est tout externe , l'Esprit Angélique est tout interne . L'Esprit va au fond des Nombres , dont il possède la totalité , dont il connaît les significances , et il dispose du mouvement . Il s'associe à tout par l'ubiquité : *Un ange , selon le Prophète suédois est présent à un autre quand il le désire* (SAP. ANG. DE DIV. AM.) ; car il a le don de se séparer de son corps , et voit les cieux comme les prophètes les ont vus et comme SWEDENBORG les voyait lui-même . « Dans cet état , dit-il (VRAIE RELIGION , 136) , l'esprit de l'homme est transporté d'un lieu à un autre , le corps restant où il est , état dans lequel j'ai demeuré pendant vingt-six années . » Nous devons entendre

ainsi toutes les paroles bibliques où il est dit : L'esprit m'emporta. La Sagesse angélique est à la Sagesse humaine ce que les innombrables forces de la nature sont à son action, qui est une. Tout revit, se meut, existe en l'Esprit, car il est en Dieu, ce qu'expriment ces paroles de saint Paul : « *In deo sumus, movemur, et vivimus,* » nous vivons, nous agissons, nous sommes en Dieu. La Terre ne lui offre aucun obstacle, comme la Parole ne lui offre aucune obscurité. Sa divinité prochaine lui permet de voir la pensée de Dieu voilée par le Verbe, de même que, vivant par l'esprit, il communique avec le sens intime caché sous toutes les choses de ce monde. La Science est le langage du monde Temporel, l'Amour est celui du monde Spirituel. Aussi l'homme décrit-il plus qu'il n'explique, tandis que l'Esprit Angélique voit et comprend. La Science attriste l'homme, l'Amour exalte l'ange ; la Science cherche encore, l'Amour

a trouvé. L'Homme juge la nature dans ses rapports avec elle, l'Esprit Angélique la juge dans ses rapports avec le ciel. Enfin tout parle aux Esprits; ils sont dans le secret de l'harmonie de créations entre elles. Ils s'entendent avec l'esprit des sons, avec l'esprit des couleurs, avec l'esprit des végétaux. Ils peuvent interroger le minéral, et le minéral répond à leurs pensées. Que sont pour eux les sciences et les trésors de la terre, quand ils les étreignent à tout moment par leur vue, et que les mondes, dont les hommes s'occupent tant, ne sont pour eux que la dernière marche d'où ils vont s'élaner à Dieu? L'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel s'annoncent en eux par un cercle de lumière qui les entoure et que voient les élus. Leur innocence, dont celle des enfans est la forme extérieure, a la connaissance des choses que n'ont point les enfans; ils sont innocens et savans. — « Et, dit SWEDEN-

« BORG, l'innocence des cieux fait une
« telle impression sur l'ame, que ceux
« qu'elle affecte en gardent un ravissement
« qui dure toute leur vie, comme je l'ai
« moi-même éprouvé. Il suffit peut-être,
« dit-il encore, d'en avoir une minime per-
« ception pour être à jamais changé, pour
« vouloir aller aux cieux et entrer ainsi dans
« la sphère de l'Espérance. » Sa doctrine
sur les mariages peut se réduire à ce peu
de mots : « Le Seigneur a pris la beauté,
l'élégance de la vie de l'homme et l'a
transportée dans la femme. Quand l'homme
n'est pas réuni à cette beauté, à cette
élégance de sa vie, il est sévère, triste et
farouche; quand il y est réuni, il est joyeux,
il est complet. » Les anges sont toujours
dans le point le plus parfait de la beauté.
Leurs mariages sont célébrés par des céré-
monies merveilleuses. Dans cette union,
qui ne produit point d'enfans, l'homme

a donné L'ENTENDEMENT, la femme a donné la VOLONTÉ. Ils deviennent un seul être, UNE SEULE chair ici-bas ; puis, ils vont aux cieux après avoir revêtu la forme céleste. Ici-bas, dans l'état naturel, le penchant mutuel des deux sexes vers les voluptés est un EFFET qui entraîne et fatigue et dégoût ; mais sous sa forme céleste, le couple devenu *le même Esprit* trouve en lui-même une CAUSE incessante de voluptés. SWEDENBORG a vu ce mariage des Esprits, qui, selon saint Luc, n'a point de noces (20 , 35), et qui ne donne que des plaisirs spirituels. Un ange s'offrit à le rendre témoin d'un mariage et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre). Il le revêtit de sa robe de fête, et quand SWEDENBORG se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi. — Dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument, brillent et se font nuptiales.

(DELICIE SAP. DE AM. CONJ. , 19 , 20 , 21). Il aperçut alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient; l'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs, dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore; mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il ne vit plus ni les chars ni les chevaux. L'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe accoururent comme deux souffles et se confondirent; l'un était un ange d'Amour, l'autre était un ange de Sagesse. Le guide de SWEDENBORG lui dit qu'ils avaient été liés sur la terre d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces. Le consentement, qui est l'essence des bons mariages sur la terre; est l'état habituel des anges dans le ciel. L'amour est la lumière de leur monde. Le ravissement éternel des anges vient de la faculté que Dieu leur communique de lui rendre à

lui-même la joie qu'ils en éprouvent. Cette réprocité d'infini fait leur vie. Dans le ciel, ils deviennent infinis en participant de l'essence de Dieu qui s'engendre par lui-même. L'immensité des cieux où vivent les anges est telle, que si l'homme était doué d'une vue aussi continuellement rapide que l'est la lumière en venant du soleil sur la terre et qu'il regardât pendant l'éternité, ses yeux ne trouveraient pas un horizon où se reposer. La lumière explique seule les félicités du ciel. C'est, dit-il (SAP., AUG., 7, 25, 26, 27), une vapeur de la vertu de Dieu, une émanation pure de sa clarté, d'une blancheur auprès de laquelle notre lumière serait l'obscurité. Elle peut tout, renouvelle tout, ne s'absorbe pas, environne l'ange et lui fait toucher Dieu par des jouissances infinies que l'on sent se multiplier infiniment par elles-mêmes. Cette lumière tue tout homme qui n'est pas préparé à la recevoir. Nul ici-bas, ni même dans

*
;

ciel, ne peut voir Dieu et vivre. Voilà pour-
 quoi il est dit (*Ex. XIX, 12, 13, 21, 22, 23*):
*La montagne où Moïse parlait au Sei-
 gneur était gardée, de peur que quel-
 qu'un venant à y toucher, ne mourût.*
 Puis encore (*Ex. XXXIV, 29—35*): *Quand
 Moïse apporta les secondes Tables, sa
 face brillait tellement, qu'il fut forcé
 de la voiler pour ne faire mourir per-
 sonne en parlant au peuple.* La transfi-
 guration de Jésus-Christ accuse également
 la lumière que jette un Messager du ciel et
 les ineffables jouissances que trouvent les
 anges à en être continuellement imbus. *Sa
 face, dit Saint Matthieu (XVII, 1-5), res-
 plendit comme le soleil, ses vêtemens de-
 vinrent comme la lumière, et un nuage
 couvrit ses disciples.* Enfin quand le monde
 n'enferme plus que des hommes qui se re-
 fusent au Seigneur, que sa parole est mé-
 connue, que les Esprits Angéliques ont été

assemblés des quatre vents, Dieu envoie un Ange exterminateur pour changer la masse du monde réfractaire qui n'est, pour lui, dans l'immensité de l'univers, que ce que peut être pour nous un germe infécond. En approchant du Globe, l'Ange Exterminateur porté sur une comète, le fait tourner sur son axe; les continents deviennent le fond des mers, les plus hautes montagnes deviennent des îles, et les pays, jadis couverts des eaux marines, renaissent parés de leur fraîcheur en obéissant aux lois de la Genèse, et la parole de Dieu reprend sa force sur une terre qui garde en tous lieux les effets de l'eau terrestre et du feu céleste. Alors la lumière, que l'Ange apporte d'En-Haut, fait pâlir le soleil. Alors, comme dit Isaïe (19-20) : *Les hommes entreront dans des fentes de rochers, se blottiront dans la poussière. Ils crieront* (Apocalypse, VII, 15-17) *aux montagnes : Tom-*

bez sur nous ! A la mer : prends-nous ! Aux airs : cachez-nous de la fureur de l'Agneau ! L'Agneau est la grande figure des anges méconnus et persécutés ici-bas. Aussi Christ a-t-il dit : *Heureux ceux qui souffrent ! Heureux les simples ! Heureux ceux qui aiment !* Tout SWEDENBORG est là : Souffrir, Croire, Aimer. Pour bien aimer, ne faut-il pas avoir souffert, et ne faut-il pas croire ? L'Amour engendre la Force et la Force donne la Sagesse ; de là l'Intelligence, car la Force et la Sagesse comportent la Volonté. Être intelligent, n'est-ce pas Savoir, Vouloir et Pouvoir, les trois attributs de l'Esprit Angélique. *Si l'univers a un sens, voilà le plus digne de Dieu,* me disait M. Saint-Martin que je vis pendant le voyage qu'il fit en Suède. — Mais, monsieur, reprit M. Becker après une pause, que signifient ces lambeaux pris dans l'étendue d'une œuvre dont

on ne peut donner une idée qu'en la comparant à un fleuve de lumière, à des ondées de flammes? Quand un homme s'y plonge, il est emporté par un courant terrible, et le poëme de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point, à qui veut se plonger dans les innombrables versets à l'aide desquels SWEDENBORG a rendu palpables les mondes célestes, comme Beethoven a bâti ses palais d'harmonie avec des milliers de notes, comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres. Vous y roulez dans des gouffres sans fin, où votre esprit ne vous soutient pas toujours, et il est nécessaire d'avoir une puissante intelligence pour en revenir sain et sauf à nos idées sociales.

— SWEDENBORG, reprit le pasteur, affectionnait particulièrement le baron de Séraphitz, dont, suivant un vieil usage suédois, le nom avait pris depuis un temps immémorial la terminaison latine *üs*. Le

baron fut le plus ardent disciple du Prophète suédois qui avait ouvert en lui les yeux de l'Homme Intérieur, et l'avait disposé pour une vie conforme aux ordres d'En-Haut. Il chercha parmi les femmes un Esprit Angélique, et SWEDENBORG le lui trouva dans une vision. Sa fiancée fut la fille d'un cordonnier de Londres, en qui, disait SWEDENBORG, éclatait la vie du ciel, et dont les épreuves antérieures avaient été accomplies. Après la transformation du Prophète, le baron vint à Jarvis pour faire ses noces célestes dans les pratiques de la prière. Quant à moi, monsieur, qui ne suis point un Voyant, je ne me suis aperçu que des œuvres terrestres de ce couple. Leur vie a bien été celle des saints et des saintes dont l'Eglise romaine exalte les vertus ; ils ont adouci la misère des habitans et leur ont donné à tous une fortune qui ne va point sans un peu de travail, mais qui suffit à

leurs besoins. Les gens qui vécurent près d'eux ne les ont jamais surpris dans un mouvement de colère ou d'impatience; ils ont été constamment bienfaisans et doux, pleins d'aménité, de grâce et de vraie bonté. Leur mariage a été l'harmonie de deux âmes incessamment unies. Deux eiders volant du même vol, le son dans l'écho, la pensée dans la parole, sont peut-être des images imparfaites de leur union. Ici chacun les aimait de cette affection dont l'amour de la plante pour le soleil peut seul donner une idée. La femme était simple dans ses manières, belle de formes, belle de visage, et d'une noblesse semblable à celle des personnes les plus augustes. En 1783, dans la vingt-sixième année de son âge, cette femme conçut un enfant. Sa gestation fut une joie grave. Les deux époux faisaient ainsi leurs adieux au monde, car ils se dirent qu'ils seraient sans doute transformés quand leur enfant aurait quitté la

robe de chair qui avait besoin de leurs soins jusqu'au moment où la force d'être par elle-même lui serait communiquée. L'enfant naquit et fut cette Séraphita qui nous occupe en ce moment. Dès qu'elle fut conçue, son père et sa mère vécurent encore plus solitairement que par le passé, s'exaltant vers le ciel, par la Prière. Leur espérance était de voir SWEDENBORG, et la foi réalisa leur espérance. Le jour de la naissance de Séraphita, SWEDENBORG se manifesta dans Jarvis, et remplit de lumière la chambre où naissait l'enfant. Ses paroles furent, dit-on : — *L'œuvre est accomplie, les cieux se réjouissent!* Les gens de la maison entendirent les sons étranges d'une mélodie, qui, disaient-ils, semblait être apportée des quatre points cardinaux par le souffle des vents. L'esprit de SWEDENBORG emmena le père hors de la maison et le conduisit sur le Fiord, où il le quitta. Quelques hommes de Jarvis

s'étant alors approchés de M. Séraphitus, l'entendirent prononçant ces suaves paroles de l'Écriture : — *Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de l'ange que nous envoie le Seigneur !* Je sortais du presbytère pour aller au château, y baptiser l'enfant, le nommer et accomplir les devoirs que m'imposent les lois, lorsque je rencontrai le baron. — Votre ministère est superflu, me dit-il, notre enfant doit être sans nom sur cette terre. Vous ne baptiserez pas avec l'eau de l'Église terrestre celui qui vient d'être ondoyé par le feu du Ciel ; cet enfant restera fleur ; vous ne le verrez pas vieillir, vous le verrez passer ; vous avez l'exister, il a la vie ; vous avez des sens extérieurs, il n'en a pas : il est tout intérieur. Ces paroles furent prononcées d'une voix surnaturelle dont je fus affecté plus vivement encore que de l'éclat empreint sur son visage qui suait la lumière. Son aspect

réalisait les fantastiques images que nous recevons des inspirés, en lisant les prophéties de la Bible ; mais de tels effets ne sont pas rares au milieu de nos montagnes , où le nitre des neiges subsistantes produit dans notre organisation d'étonnans phénomènes. Je lui demandai la cause de son émotion, — SWEDENBORG est venu, je le quitte, j'ai respiré l'air du ciel, me dit-il. — Sous quelle forme vous est-il apparu ? repris-je. — Sous son apparence mortelle, vêtu comme il l'était la dernière fois que je le vis à Londres, chez Richard Shearsmith, dans le quartier de *Cold-Bath-Field*, en juillet 1771. Il portait son habit de ratine à reflets changeans, à grands boutons d'acier, son gilet fermé, sa cravate blanche, et la même perruque magistrale, à ronleaux poudrés sur les côtés, et dont les cheveux relevés par devant lui découvraient ce front vaste et lumineux, en harmonie avec sa grande figure carrée,

où tout est puissance et calme. J'ai reconnu ce nez à larges narines pleines de feu; j'ai revu cette bouche qui a toujours souri, cette bouche angélique d'où sont sortis ces mots, pleins de mon bonheur : — A bientôt. Et j'ai senti les resplendissemens de l'amour céleste. La conviction qui brillait dans le visage du baron m'interdisait toute discussion; je l'écoutais en silence; sa voix avait une chaleur contagieuse qui m'échauffait les entrailles; son fanatisme agitait mon cœur, comme la colère d'autrui nous fait vibrer les nerfs. Je le suivis en silence et vins dans sa maison, où j'aperçus l'enfant sans nom, couché sur sa mère, qui l'enveloppait mystérieusement. Séraphita m'entendit venir et leva la tête vers moi, ses yeux n'étaient pas ceux d'un enfant ordinaire; pour exprimer l'impression que j'en reçus, il faudrait dire qu'ils voyaient et pensaient déjà. L'enfance de cette créature

prédestinée fut accompagnée de circonstances extraordinaires dans notre climat. Pendant neuf années, nos hivers ont été plus doux et nos étés plus longs que de coutume. Ce phénomène causa plusieurs discussions entre les savans ; mais si leurs explications parurent suffisantes aux académiciens, elles firent sourire le baron quand je les lui communiquai. Jamais Séraphita n'a été vue dans sa nudité, comme le sont quelquefois les enfans. Jamais elle n'a été touchée ni par un homme ni par une femme. Elle a vécu vierge sur le sein de sa mère, et n'a jamais crié. Le vieux David vous confirmera ces faits, si vous le questionnez sur sa maîtresse pour laquelle il a d'ailleurs une adoration semblable à celle qu'avait pour l'arche sainte le roi dont il porte le nom. Dès l'âge de neuf ans, elle a commencé à se mettre en état de prière. La prière est sa vie. Vous l'avez vue dans notr

temple , à Noël , seul jour où elle y vienne ; elle y est séparée des autres chrétiens par un espace considérable. Si cet espace n'existe pas entre elle et les hommes , elle souffre ; aussi reste-t-elle la plupart du temps au château. Les événemens de sa vie sont d'ailleurs inconnus , elle ne se montre pas ; ses facultés , ses sensations , tout est intérieur ; elle demeure la plus grande partie du temps dans l'état de contemplation mystique , habituel , disent les écrivains papistes , aux premiers chrétiens solitaires en qui demeurerait la tradition de la parole de Christ. Son entendement , son ame , son corps , tout en elle est vierge comme la neige de nos montagnes. A dix ans , elle était telle que vous la voyez maintenant. Quand elle eut neuf ans , son père et sa mère expirèrent ensemble , sans douleur , sans maladie visible , après avoir dit l'heure à laquelle ils cesseraient d'être. Debout , à leurs pieds ,

elle les regardait d'un œil calme, sans témoigner ni tristesse, ni douleur, ni joie, ni curiosité ; son père et sa mère lui souriaient. Quand nous vîmes prendre les deux corps, elle dit : — Emportez ! — Séraphita, lui dis-je, car nous l'avons appelée ainsi, n'êtes-vous donc pas affectée de la mort de votre père et de votre mère ? ils vous aimaient tant ! — Morts ? dit-elle. Non, ils sont en moi pour toujours. Ceci n'est rien, ajouta-t-elle en montrant sans aucune émotion les corps que l'on enlevait. Je la voyais pour la troisième fois depuis sa naissance. Au temple, il est difficile de l'apercevoir, elle est debout près de la colonne à laquelle tient la chaire, dans une obscurité qui ne permet pas de saisir ses traits. Des serviteurs de cette maison, il ne restait, lors de cet événement, que le vieux David, qui, malgré ses quatre-vingt-deux ans, suffit à servir sa maîtresse.

Quelques gens de Jarvis ont raconté des choses merveilleuses sur cette fille. Leurs contes ayant pris une certaine consistance dans un pays essentiellement ami des mystères, je me suis mis à étudier le traité des Incantations de Jean Wier, et les ouvrages relatifs à la démonologie où sont consignés les effets prétendus surnaturels en l'homme, afin d'y chercher des faits analogues à ceux qui lui sont attribués.

— Vous ne croyez donc pas en elle? dit Wilfrid.

— Si fait, dit avec bonhomie le pasteur; je vois en elle une fille extrêmement capricieuse, gâtée par ses parens qui lui ont tourné la tête avec les idées religieuses dont je viens de vous donner un léger aperçu.

Minna laissa échapper un signe de tête qui exprima doucement une négation.

— Pauvre fille, disait le docteur en continuant! Ses parens lui ont légué l'exaltation funeste qui égare les mystiques et les rend plus

ou moins fous. Elle se soumet à des diètes qui désolent le pauvre David. Ce bon vieillard ressemble à une plante chétive qui s'agite au moindre vent, qui s'épanouit au moindre rayon de soleil. Sa maîtresse, dont il a pris le langage incompréhensible, est son vent et son soleil; elle a pour lui des pieds de diamant, son front est parsemé d'étoiles, elle marche environnée d'une lumineuse et blanche atmosphère, sa voix est accompagnée de musiques, elle a le don de se rendre invisible. Demandez à la voir, il vous répondra qu'elle voyage dans les Terres Australes. Il est difficile de croire à de telles fables. Vous le savez, tout miracle ressemble plus ou moins à l'histoire de la Dent d'or. Nous avons une dent d'or à Jaryis, voilà tout. Ainsi, Duncker le pêcheur affirme l'avoir vue, tantôt se plongeant dans le Fiord, d'où elle ressort sous la forme d'un eider, tantôt marchant sur les flots pendant la tempête. Fergus, qui mène

les troupeaux dans les sceler, dit avoir vu , dans les temps pluvieux, le ciel toujours clair au-dessus du château suédois, et toujours bleu au-dessus de la tête de Séraphita quand elle sort. Plusieurs femmes entendent les sons d'un orgue immense quand Séraphita vient dans le temple, et demandent sérieusement à leurs voisines si elles ne les entendent pas aussi. Mais ma fille, que, depuis deux ans, Séraphita prend en affection, n'a point entendu de musique, et n'a point senti les parfums du ciel qui, dit-on, embaument les airs quand elle se promène. Minna est souvent rentrée en m'exprimant une naïve admiration de jeune fille pour les beautés de notre printemps, elle revenait enivrée des odeurs que jettent les premières pousses des mélèzes, des pins ou des fleurs qu'elle avait été respirer avec elle; mais après un si long hiver, rien n'est plus naturel que cet excessif plaisir. La compagnie

de ce démon n'a rien de bien extraordinaire, dis, mon enfant?

— Ses secrets ne sont pas les miens, répondit Minna. Près de lui, je sais tout; loin de lui, je ne sais plus rien. Près de lui, je ne suis plus moi; loin de lui, j'ai tout oublié de cette vie délicieuse. Le voir est un rêve dont je n'ai souvenance que suivant sa volonté. J'ai pu entendre près de lui, sans m'en souvenir loin de lui, les musiques dont parlent la femme de Banker et celle d'Erikson; j'ai pu près de lui sentir des parfums célestes, contempler des merveilles, et ne plus en avoir idée.

— Ce qui m'a ici surpris le plus, depuis que je la connais, ce fut de la voir vous souffrir près d'elle, reprit le pasteur en s'adressant à Wilfrid.

— Près d'elle! dit l'étranger, elle ne m'a jamais laissé ni lui baiser, ni même lui toucher la main. Quand elle me vit pour la première fois, son regard m'intimida. Elle me

dit : —Soyez le bien-venu ici , car vous deviez venir. Il me sembla qu'elle me connaissait. J'ai tremblé. La terreur me fait croire en elle.

—Et moi l'amour, dit Minna sans rougir.

— Ne vous moquez-vous pas de moi? dit M. Becker en riant avec bonhomie; toi, ma fille, en te disant un Esprit d'Amour, et vous, monsieur, en vous faisant un Esprit de Sagesse?

Il but un verre de bière, et ne s'aperçut pas du singulier regard que Wilfrid jeta sur Minna.

— Plaisanterie à part, reprit le ministre, j'ai été fort surpris d'apprendre qu'aujourd'hui, pour la première fois, ces deux folles seraient allées sur le sommet du Falberg; mais n'est-ce pas une exagération de jeunes filles qui seront montées sur quelque colline? il est impossible d'atteindre à la cime du Falberg.

— Mon père, dit Minna d'une voix émue,

j'ai donc été sous le pouvoir du démon, car j'ai gravi le Falberg avec lui.

— Voilà qui devient sérieux, dit M. Becker, Minna n'a jamais menti.

— Monsieur Becker, reprit Wilfrid, je vous affirme que Séraphita exerce sur moi des pouvoirs si extraordinaires, que je ne sais aucune expression qui puisse en donner une idée. Elle m'a révélé des choses dont moi seul suis instruit.

— Somnambulisme ! dit le vieillard. D'ailleurs plusieurs effets de ce genre sont rapportés par Jean Wier comme des phénomènes fort explicables et jadis observés en Égypte.

— Confiez-moi les œuvres théosophiques de SWEDENBORG, dit Wilfrid, je veux me plonger dans ces gouffres de lumière dont vous m'avez donné soif.

M. Becker tendit un volume à Wilfrid qui se mit à le lire aussitôt. Il était environ neuf heures du soir. La servante vint servir le sou-

per. Minna fit le thé. Le repas fini , chacun d'eux resta silencieusement occupé, le pasteur à lire le traité des Incantations, Wilfrid à saisir l'esprit de SWEDENBORG , la jeune fille à coudre en s'abîmant dans ses souvenirs. Ce fut une veillée de Norwége , une soirée paisible, studieuse, pleine de pensées , des fleurs sous de la neige. En dévorant les pages du prophète, Wilfrid n'existait plus que par ses sens intérieurs. Parfois , le pasteur le montrait d'un air moitié sérieux, moitié railleur à Minna, qui souriait avec une sorte de tristesse. Pour Minna, la tête de Séraphîtüs lui souriait en planant sur le nuage de fumée qui les enveloppait tous trois. Minuit sonna. La porte extérieure fut violemment ouverte. Des pas pesans et précipités, les pas d'un vieillard effrayé se firent entendre dans l'espace d'antichambre étroite qui se trouvait entre les deux portes. Puis, tout à coup David se montra dans le parloir.

— Violence ! violence ! s'écria-t-il. Venez ! venez tous ! Les Satans sont déchainés ! ils ont des mitres de feu. Ce sont des Adonis, des Vertumnes, des Sirènes ! ils le tentent comme Jésus fut tenté sur la montagne. Venez les chasser.

— Reconnaissez-vous le langage de SWEDENBORG ? le voilà pur, dit en riant le pasteur.

Mais Wilfrid et Minna regardaient avec terreur le vieux David qui, ses cheveux blancs épars, les yeux égarés, les jambes tremblantes et couvertes de neige, car il était venu sans patins, restait agité comme si quelque vent tumultueux le tourmentait.

— Qu'est-il arrivé ? lui dit Minna.

— Eh bien ! les Satans espèrent et veulent le reconquérir.

Ces mots firent palpiter Wilfrid.

— Voici près de cinq heures qu'elle est debout, les yeux levés au ciel, les bras éten-

dns ; elle souffre, elle crie à Dieu. Je ne puis franchir les limites, l'enfer a posé des Vertumnes en sentinelle. Ils ont élevé des murailles de fer entre elle et son vieux David. Si elle a besoin de moi, comment ferai-je ? Secourez-moi ! venez prier !

Le désespoir de ce pauvre vieillard était effrayant à voir.

— La clarté de Dieu la défend, mais si elle allait céder à la violence.

— Silence ! David, n'extravaguez pas ! Ceci est un fait à vérifier. Nous allons vous accompagner, dit le pasteur, et vous verrez qu'il ne se trouve chez vous ni Vertumnes, ni Satans, ni Sirènes.

— Votre père est aveugle, dit tout bas David à Miina.

Wilfrid, sur qui la lecture d'un premier traité de SWEDENBORG qu'il avait rapidement parcouru, venait de produire un effet violent, était déjà dans le corridor, oc-

cupé à mettre ses patins. Minna fut prête aussitôt. Tous deux laissèrent en arrière les deux vieillards, et s'élançèrent vers le château suédois.

— Entendez-vous ce craquement ? dit Wilfrid à Minna.

— La glace du Fior remue, répondit Minna. Mais voici bientôt le printemps.

Wilfrid garda le silence. Quand tous deux furent dans la cour, ils ne se sentirent ni la faculté ni la force d'entrer dans la maison.

— Que pensez-vous d'elle ? dit Wilfrid.

— Quelles clartés ! s'écria Minna qui se plaça devant la fenêtre du salon. Le voilà ! mon Dieu, qu'il est beau ! O mon Séraphîtüs ! prends-moi ? L'exclamation de la jeune fille fut toute intérieure. Elle voyait Séraphîtüs debout, légèrement enveloppé d'un brouillard couleur d'opale qui s'échappait à une faible distance de ce corps presque phosphorique.

— Comme elle est belle, s'écria-t-il mentalement aussi.

En ce moment, M. Becker arriva, suivi de David; il vit sa fille et l'étranger, vint près d'eux, regarda dans le salon, et dit : — Eh bien! David, elle fait ses prières.

— Mais, monsieur, essayez d'entrer.

— Pourquoi troubler ceux qui prient?

En ce moment, un rayon de la lune, qui se levait sur le Falberg, jaillit sur la fenêtre. Tous se retournèrent émus par cet effet naturel qui les fit tressaillir; mais quand ils revinrent pour voir Séraphita, elle avait disparu.

— Voilà qui est étrange! dit Wilfrid.

— J'entends des sons délicieux! dit Minna.

— Eh bien! quoi, dit le pasteur, elle va sans doute se coucher?

David était rentré. Ils revinrent en silence; aucun d'eux ne comprenait les effets de cette vision de la même manière: M. Becker doutait, Minna adorait, Wilfrid désirait.

FIN DU TOME QUATRIÈME DU LIVRE DES DOULEURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Dédicace.	5
Séraphitüs.	9
Séraphita.	61
Séraphita-Séraphitüs.	105

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01302 0253

DO NOT REMOVE

OR

M [REDACTED] RD

2001
BOOK DEPT
UNIV. OF MICHIGAN

Digitized by Google

